



MARIE,

OU

UN DÉVOUEMENT DE JEUNE FILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. DAVESNE ET ALZAY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques,
le 13 janvier 1842.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BENOIT.....	MM. ARMAND VILLOT.
KEROUEC, pêcheur breton.....	DORLANGE.
CHALUMEL, pêcheur breton, neveu de Kerouec.....	PALAISEAU.
CHARLES DESROCHES.....	ANATOLE.
MARIE.....	M ^{mes} MARIA ST-ALBIN.
PAMÉLA.....	LEGROS.
AGLAË, {	{ PAULINE.
JULIE, } ouvrières.....	{ CLÉMENCE JULIEN.
PAULINE, }	{ JULIARD.
GEORGETTE, fille de Kerouec.....	AMÉLIE.
BRIGITTE, mère de Kerouec.....	CLORINDE.
PRIMAUQUET.....	FERDINAND.
UN GROOM.....	DESQUELS.
OUVRIERS.	
PÊCHEURS BRETONS.	



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre servant d'atelier de couture. Porte au fond; cabinet au premier plan à gauche de l'acteur. Tables, à droite et à gauche. Sur le devant du théâtre, au fond, à gauche, une commode sur laquelle sont des cartons et des étoffes. A droite, une table ou autre meuble chargé aussi d'objets relatifs à l'état de couturière.

SCÈNE I.

PAULINE, PAMÉLA, à la table de gauche; JULIE, AGLAË, à la table de droite; OUVRIÈRES. Au lever du rideau, les ouvrières travaillent.*

CHŒUR.

Musique de M. Adolphe.

Pour donner courage

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

Et cœur à l'ouvrage,
Chantons, chantons.
Toi, commence
Une romance,
Paméla, nous t'écoutes.

PAMÉLA.

(Parlé.) Je le veux bien; une romance morale à l'usage des jeunes filles.

AIR : De l'Elixir d'amour.

De la fortune
Importune

Je dédaigne les présens.
Jeunesse
Vaut bien richesse ;
Est-on pauvre à dix-huit ans ?

Ainsi la belle
Isabelle,
Au cœur naïf et constant,
Dans sa chambre, à la chandelle,
Le soir, travaille en chantant.
Un jour à cette innocente,
Un lord, bien long et bien sec,
Offrit mille écus de rente,
Et puis son amour avec.
Mais, lui répond Isabelle,
Non mylord,
Gardez votre or,
A Julien je suis fidèle,
Et fût-il plus pauvre encor...
De la fortune
Importune
Je dédaigne les présens.
Jeunesse
Vaut bien richesse ;
Est-on pauvre à dix-huit ans ?

Le mylord était tenace ;
Il fit tant ! tant ! et si bien,
Que meubles, tapis et glace,
On ne refusa plus rien.
C'est moins sauvage
Et plus sage.
Apprenez, cœurs amoureux,
Que si jeunesse
Vaut richesse,
Avoir les deux
Vaut bien mieux.

TOUTES.
Ah ! ah ! par exemple !...
AGLAÉ.
Comment, elle a cédé ?...
PAMÉLA.

Ces guent d'hommes sont si persévérans... D'ailleurs il ne faut pas blâmer les gens, sans savoir ce qu'on aurait fait à leur place.

AGLAÉ.
A sa place, j'aurais refusé, moi.
PAMÉLA.

Eh bien, vous auriez fait une bêtise, ma chère, parce que enfin, des mylords qui donnent des meubles, des cachemires et des rentes... c'est une espèce qui s'en va... comme les carlins, on n'en voit presque plus.

JULIE.
Vous ne voyez de bonheur que dans l'argent, vous.

PAMÉLA.
C'est qu'avec de l'argent, on peut acheter du bonheur gros comme soi.

JULIE.
Si Marie vous entendait...
PAMÉLA, avec ironie.
Oh ! c'est juste, une fille qui va se marier.
JULIE.
Avec quelqu'un qui ne vous aurait pas déçu.
PAMÉLA.
Votre frère ? ah ! par exemple, moi épouser un tapissier !...

AGLAÉ.
Tiens !... cette fierté... Ne veux-tu pas épouser un richard ?

PAMÉLA.
C'est possible.
AGLAÉ, riant.
Voilà une nouvelle...
PAMÉLA.
Oui, mesdemoiselles, un richard, un général... pas trop jeune, il est vrai.

AGLAÉ.
Un ci-devant bel homme...
PAMÉLA.
Qui a encore des restes superbes, avec des sentimens analogues, et des brillans à sa chemise.

AGLAÉ.
Ou l'as-tu donc trouvé ?...
PAMÉLA, se levant.
Apprenez que je ne cherche personne... C'est lui qui m'a trouvée à l'Ambigu... devant le bureau des cannes... où je prenais mon parapluie. Vous voyez bien que je ne peux pas regretter M. Benott.

AGLAÉ.
Je vois... je vois que ce n'est pas la constance qui l'étouffe.

PAMÉLA.
La constance... j'en use, mais je n'en abuse pas.
JULIE.

Tu viendras donc avec plaisir à la noce demain ?
PAMÉLA.
Un peu... et que je m'y divertirai. Dans ma position... je ne peux pas être jalouse de M^{lle} Marie.
AGLAÉ.

Oh ! ne fais donc pas la renchérie ; il n'y a pas si long-temps que tu espérais encore...
PAMÉLA.

Qu'est-ce que ça prouve ?... Est-ce qu'une femme n'espère pas toujours ?... quand ça ne serait que pour désespérer les autres, comme dit mon général. D'ailleurs, si j'avais voulu parler, dire ce que je sais sur Marie...
JULIE.

Ça ne peut être qu'une bonne action, car elle ne fait que cela.

PAMÉLA.
Parce que, pendant le choléra, elle a soigné M^{me} Desroches, la propriétaire, n'allez-vous pas lui décerner le prix Montyon ?

JULIE.
 Dam ! quand tout le monde avait peur, c'est la seule de la maison qui ait osé se risquer.

PAMÉLA.
 Qu'est-ce qui vous dit qu'elle n'avait pas ses raisons pour ça ?

JULIE.
 Lesquelles ?...

PAMÉLA.
 Un intérêt *quelque conquis*.

JULIE.
 Mais encore ?...

PAMÉLA.
 Suffit, je m'entends... D'ailleurs, ça regarde M. Benoit... s'il veut faire une boulette, je ne puis pas l'en empêcher.

JULIE.
 Vous osez dire que mon frère a tort d'épouser la fille la plus sage, la plus obligeante ?...

PAMÉLA.
 Du tout, je ne dis rien... Ne me faites pas jaser d'abord... Oh ! Dieu !... j'ai trop les cancons en horreur !...

PAULINE.
 Croyez ça...
 AGLAÉ, à Paméla.
 Vous êtes si bonne... si discrète !...

PAMÉLA, à Aglaé.
 Pour discrète, il me semble que oui, car je n'ai dit à personne que vous vous êtes fait payer un *drogue* par M. Armand, le bon ami de Pauline.

PAULINE.
 Comment !...
 AGLAÉ, avec embarras.
 Moi !...

PAMÉLA.
 Il y a eu dimanche quinze jours ; avec huit sous de galette.

PAULINE, se levant.
 Est-ce vrai ça, mademoiselle Aglaé ?
 PAMÉLA, à Pauline.

Pardine... ehl tiens !... c'est juste le jour où vous êtes allée, à la Gaité avec M. Eugène, vous.

AGLAÉ, se levant.
 Avec mon futur !...
 PAMÉLA.
 En tête-à-tête... baignoire numéro 23.

AGLAÉ.
 En tête-à-tête !...
 PAMÉLA.
 Voilà ce que je dirais si je n'étais pas discrète... mais je serais désolée de brouiller deux bonnes amies...

(Tout le monde se lève.)
 AGLAÉ et PAULINE.
 AIR de la tempête (Loïsa Puget).
 Je sens dans ma rage,
 Oui, d'un tel outrage

J' vengerais mon cœur.
 Pour vous, de ma rage
 Craignez la fureur.

AGLAÉ, se rapprochant de Pauline
 Je vous l' dis, oui, c'est abominable !

PAULINE, même jeu qu'Aglaé.
 Mais laissez, je saurai vous punir.

AGLAÉ.
 Me punir ?

PAULINE.
 Oui
 PAMÉLA, se plaçant entre elles.
 C'est épouvantable !

Entre s'ils deux il faut intervenir.
 PAULINE et AGLAÉ.
 Je sens dans ma rage, etc.

SCÈNE II.

PAULINE, PAMÉLA, BENOIT, JULIE, AGLAÉ, OUVRIÈRES. A l'entrée de Benoit, les grisettes surprises se remettent vivement en place et travaillent.

BENOIT.
 Bravo !... on se dispute ici, je parie que la sensible Paméla est présente. (La voyant.) J'en étais sûr... Bonjour, charmant amour !...

PAMÉLA, sèchement.
 Bonjour, monsieur...
 BENOIT, embrassant Julie.
 Bonjour sœur... Où est douc Marie ?

JULIE.
 Sortie, elle a de l'ouvrage à livrer.
 BENOIT.
 Et en son absence, vous faisiez des émeutes, mes petits anges ?

JULIE.
 C'est mademoiselle Paméla...
 AGLAÉ.
 Je crois bien, elle serait capable de faire battre Montmartre avec les buttes Saint-Chaumont, s'ils l'écoutaient.

PAMÉLA.
 Comme c'est heureux qu'ils n'aient pas d'oreilles, alors...

BENOIT, à Paméla.
 Ah ! je disais bien que c'est vous qui étiez cause...

PAMÉLA.
 Dam ! quand on a des yeux, c'est pour voir...
 BENOIT.

Oui, c'a été inventé pour ça.
 PAMÉLA.
 Et les miens sont bons.
 BENOIT.
 Vous voulez dire jolis, c'est universellement re-

connu... le dommage est qu'ils voient plus souvent le mal que le bien.

JULIE.

Jusque dans la conduite de Marie.

BENOIT.

Marie!... un moment, halte là, jeune vierge aux yeux d'azur si pur... Je respecte infiniment les femmes de votre sexe; mais pas de cancons sur ma future, entendez bien cela, je vous le défends.

PAMÉLA, se levant.

Vous me le défendez!... le code est donc une illusion, si je n'ai pas le droit de manifester ma pensée.

BENOIT.

Alors, le code m'autorisera à raconter les malheurs et aventures inédites de la tendre Paméla, ce sera long.

PAMÉLA.

Je vous en défie, monsieur...

BENOIT.

Alors je commence... Dans ce temps-là, il y avait dans les ateliers de peinture....

PAMÉLA, bas et l'arrêtant vivement.

Monsieur Benoit!...

BENOIT.

Laissez donc! c'est tout à votre avantage. Je veux prouver qu'on avait raison de vous prendre pour modèle, Paméla. (Bas à Paméla.) J'ai vu des études, vous êtes superbe en peinture.

PAMÉLA.

Silence. (Elle s'assied en disant à part.) Oh! je me vengerai.

JULIE.

Quoi donc?...

PAMÉLA.

Rien. (Elle va s'asseoir.) Après tout, je ne l'attaque pas, moi... votre future... N'allez-vous pas dire que c'est de ma faute, si vous vous êtes brouillé avec elle au jour de l'an, parce que M. Charles Desroches, le fils de la propriétaire, lui avait envoyé une belle boîte de marrons glacés?...

BENOIT.

Il en a envoyé à tout le monde ici.

PAMÉLA.

C'est vrai, et puis d'ailleurs il nous faisait la cour à toutes... Vous me direz: c'était assez adroit, on cache mieux son jeu comme ça.

JULIE.

Que vous êtes méchante, Paméla!...

PAMÉLA.

Mais je ne nomme personne, moi... et Marie moins qu'une autre...

BENOIT.

Et vous avez raison, car, si vous aviez entendu tout le bien que la bonne sœur Marthe, sa tante, vient encore de m'en dire...

PAMÉLA.

Pardi!... allez consulter ma tante à moi, et vous verrez...

JULIE, à Benoit.

Tu viens de Picpus?...

BENOIT.

C'était dans les convenances, j'épouse la nièce demain, je devais une visite à la tante aujourd'hui... Pour une religieuse, je vous assure qu'elle n'entend pas mal le bonheur domestique; elle m'a donné sur mon ménage d'excellents conseils... avec un petit verre de quelque chose de crânement bon.

PAMÉLA.

Pour faire passer la morale.

BENOIT.

Morale que j'ai parfaitement goûtée... elle m'en a promis deux bouteilles... C'est une sainte femme... qui m'a recommandé le bonheur de sa nièce.

JULIE.

Pour cela elle peut être bien tranquille.

BENOIT.

Et là-dessus, elle se met à me raconter le sermon qu'elle a fait hier à Marie, sur les devoirs du mariage. Article premier. Il faut économiser pour les besoins futurs, pour l'éducation de vos enfants, il peut vous en venir... — Il nous en viendra, que j'ai répondu, et de gentils encore; c'est un devoir que je remplirai, ma sœur. Article second. Il faudra aller moins souvent au bal et au spectacle. Je lui ai dit... Certainement, et je me suis ajouté... Plus souvent! Voyez-vous, moi, priver Marie de tous ces plaisirs-là, elle qui les aime tant. Non, non, pas d'ça, Lisette; elle danse si bien, si légèrement, si gracieusement. (Regardant Paméla.) Et toujours conformément à la loi.

PAMÉLA.

Ah! en fait de plaisirs, elle ne donne pas ses miettes, comme on dit.

BENOIT.

Et sa gaité ne l'empêche pas d'avoir de ça... Et si je vous disais tout le bien qu'elle fait en cachette de nous.

TOUTES.

Bah!

BENOIT.

Sa tante me l'a dit. Ici, c'est un pot-au-feu à une vieille femme aveugle... là, une blouse à un pauvre petit montard du bon Dieu, qui sans elle serait mort de froid... Plus loin, une layette qu'elle confectionnait la nuit, quand elle avait trop d'ouvrage dans la journée... et puis... et puis... ça ne cesse pas.

PAMÉLA, à part.

Est-il jobard, cet être-là!

BENOIT.

Et quand nous la voyions triste quelquefois, et que nous nous demandions d'où ça pouvait venir, eh bien! c'était quelque malheureux qu'elle ne pouvait pas soulager!

TOUTES.

Que c'est beau!...

PAMÉLA, avec ironie.

C'est-à-dire qu'elle se fera attaquer en dommages et intérêts par les bureaux de bienfaisance.

BENOIT.

Et de médisance surtout...

PAMÉLA.

Oh ! il n'y a pas de bureaux de ce genre-là.

BENOIT.

Laissez donc, je connais des gens qui en tiennent boutique ouverte... soit dit sans vous offenser, mademoiselle Paméla.

PAMÉLA.

Moi, je suis la première à faire son éloge... (Avec intention.) j'en parlais encore hier avec M. Charles.

BENOIT.

Charles Desroches!... il est de retour à Paris?

PAMÉLA.

Certainement ; et je lui disais qu'il devait bien de la reconnaissance à Marie pour les soins qu'elle a donnés à sa mère, pendant cette maladie contagieuse.

BENOIT.

C'est vrai, quand tout le monde avait peur, elle s'est dévouée, elle. Dès qu'il s'agit de bien à faire, pauvre ou riche, ça lui est égal.

JULIE.

Aussi, comme M^{me} Desroches l'aime!

AGLÉ.

Je m'attends bien qu'elle lui fera un joli cadeau de noccs.

PAMÉLA.

Et M. Charles aussi, j'en suis sûre.

BENOIT.

Non ! merci !...

PAMÉLA.

Il est comme sa mère, il aime beaucoup Marie !

BENOIT.

C'est bon, on n'a pas besoin de son amitié.

PAMÉLA.

Vous avez l'air de lui en vouloir ; est-ce qu'il vous aurait dit quelque chose de désobligeant?...

BENOIT.

Lui ? Dieu merci ! il n' m'a jamais parlé... j' l'ai bien remarqué, moi... mais, lui, il n' me connaît seulement pas... Est-ce que ça fait attention à un ouvrier, ces dandys-là?... Pour les ouvrières, c'est différent.

PAMÉLA.

Ça, c'est vrai ; c'est un charmant cavalier, très spirituel et très galant!...

BENOIT.

Oh ! galant !... Un *hox*, comme ils disent, qui est venu au monde avec des gants jaunes et des bottes vernies... Je ne sais pas où je l'ai envoyé, mais il ne me revient pas du tout.

JULIE.

Mon frère, cette prévention ..

BENOIT.

Il n'y a pas de prévention, je les connais, ces mirlifloirs-là... des langues dorées, ça éblouit les jeunes filles, et après, ça les plante là.

JULIE, vivement et se levant.

Tu le crois capable?...

BENOIT.

Je m'en défie ! C'est au point que lorsque Marie a mis les pieds dans cette maison-là... j'ai sauté au plafond... je n'en suis redescendu qu'en me rappelant que M. Charles était absent de Paris.

JULIE.

Tu l'emportes si vite...

BENOIT.

Ça, c'est vrai, j'ai la tête près du bonnet ; mais c'est qu'en fait d'honneur et de bonnes moeurs, il n'y a pas deux chemins ; et celui qui oserait porter atteinte à la réputation de Marie ou à la tienne, sœur... vois-tu bien... celui-là, je le tuera, ou il me tuerait...

JULIE.

Mon frère!...

BENOIT.

Oh ! il faudrait que l'un de nous deux la descende ! Ah ! mais, ça y est!...

JULIE, à part.

Qu'il ignore toujours !

BENOIT, aux ouvrières qui rient.

Vous riez ? C'est vrai que je n'ai pas le sens commun de m'emporter comme ça pour rien... mais quand je suis sur ce chapitre-là, c'est plus fort que moi.

AIR de M^{me} Favart.

L'honneur est not' seule richesse,

Et c'est avec fierté que j' dis,

Chez nous, il a passé sans cesse'

De mère en fille, de père en fils.

Sur c't' articl'-'là faut pas qu'on m'entortille...

Pour moi, l'honneur, voyez-vous bien,

C'est un héritag' de famille,

Et j' veux pas qu'on touche à mon bien.

PAMÉLA.

Eh bien ! placez-le à la caisse d'épargne, vous verrez combien ça vous rapportera.

oo

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN GROOM.*

LE GROOM.

M^{lle} Marie, s'il vous plaît?...

PAMÉLA.

Tiens ! le groom de M. Charles!...

BENOIT.

Ah ! c'est le groom... Qu'est-ce que vous lui voulez à M^{lle} Marie?

* Pauline, Paméla, le groom, Benoit, Julie, Aglè.

LE GROOM.
C'est une lettre de la part de mon maître,
M. Desroches.

JULIE, à part.
Ciel !...

BENOIT.
M^{lle} Marie n'y est pas, donnez.

LE GROOM.
J'ai ordre de ne la remettre qu'à elle seule.
JULIE, à part.
Je respire !...

BENOIT, à part.
Vlà que je remonte au plafond.
LE GROOM.

Je reviendrai alors...
BENOIT, prenant la lettre.
C'est inutile, je me charge de la commission.
JULIE, avec effroi.

Benoit...
LE GROOM.
Mais, monsieur, cette lettre...

BENOIT.
Je te dis que je m'en charge... maintenant file,
et plus vite que ça... ou je vas te donner pour
boire, moi !

LE GROOM, se sauvant.
Merci, on m'a défendu de rien recevoir.
BENOIT.

Va-t'en donc !... (Regardant la lettre.) Qu'est-ce
qu'il peut lui écrire?... Il y a peut-être une réponse...

PAMÉLA, à part.
Il la lira.

JULIE.
Mon frère, tu ne dois pas...
BENOIT.

Tu crois?... Mais elle ne revient donc pas,
Marie?...

PAMÉLA.
Elle a tant de courses à faire; et si la réponse
est pressée...

JULIE.
C'est elle seule que cela regarde.
BENOIT.

C'est juste.
PAMÉLA.

Je dis ça, parce qu'il n'y a pas de secret entre
vous.
BENOIT.

Certainement qu'il n'y en a pas...
JULIE, à Benoit.

N'importe, ce serait montrer de la défiance...
offenser Marie !

BENOIT.
L'offenser !...

PAMÉLA.
Et pourquoi ça ?

BENOIT, à Paméla.
À ma place, vous la liriez donc ?...

PAMÉLA.
Certainement.
BENOIT.

Alors, ça me décide...
PAMÉLA, à part.

Enfin !...
BENOIT.
Tiens, sœur, tu la remettras à Marie.
JULIE, à Benoit.

Bien frère ! bien !
PAMÉLA, à part, avec colère.
L'imbécile !...

BENOIT.
AIR du Premier prix.

Hésiter serait une offense,
Je rougis d'un moment d'erreur !
Marie a tout' ma confiance,
Donne-lui cett' lettre, ma sœur.
D'étr' brutal j' veux pas qu'on m' suspecte.
Un' femme a droit à nos égards !
En ell' c'est soi-même qu'on respecte.

PAMÉLA, à part.
Tous les maris sont des jobards !
Dieu ! que les maris sont jobards !
Ces pauvres maris sont-ils jobards !

BENOIT, à part.
Je connais Marie, elle me la montrera, j'en suis
sûr. (Haut.) Et maintenant parlons d'autre chose.
Voulez-vous venir chez moi ce soir, mesdemoiselles ?...

TOUTES.
Chez vous !...

BENOIT.
À mon logement conjugal. Il est bien, pas vrai,
Julie ?

JULIE.
Très bien !

BENOIT.
Je veux que ma femme soit là dedans comme
une petite princesse andalouse... Faut venir pour
me dire ce que vous en pensez... et s'il manque
quelque chose.

TOUTES.
Oui, oui, nous irons.

BENOIT.
Et pour enterrer ma vie de garçon, je donne un
punch.

TOUTES, se levant et entourant Benoit.
Un punch !...

BENOIT.
Au rhum !... et un petit souper. C'est un peu
chicardini ! n'est-ce pas ?... Ainsi, c'est convenu,
vous venez...

PAMÉLA, avec pudeur.
Chez un garçon !...

BENOIT.

Patméla, vous m'avez fait de la peine !... Nous ne serons pas en tête-à-tête, chère amie ! (S'adressant aux ouvrières.) Victor et Eugène m'ont donné leur parole. (S'adressant à Julie.) et puis Mathieu Kérouec y sera aussi.

PAMÉLA.

Votre premier garçon de noce ?...

BENOIT.

Ah ben ! oui, il n'y en a plus de garçon de noce ; l' pauvre Mathieu a reçu sa feuille de route, il faut qu'il rejoigne.

JULIE.

Ah !

BENOIT.

Mon Dieu ! oui, demain, à cinq heures du matin, il file.

JULIE.

Comme ça tombe mal !

BENOIT.

Le jour de mes nocés, je n' pourrai pas même lui faire la conduite... ça me chagrîne...

PAMÉLA.

Vous êtes bien amis et pays, je crois ?...

BENOIT.

Oui, Bretons tous deux, moi je suis de Montoire, et lui de Saint-Nazaire, à trois lieues de là... mais c'est à Paris que nous nous sommes liés d'amitié, et d'amitié solide... Aussi j'avais un plan. S'il n'était pas tombé au sort, quel bon mari ça aurait fait pour toi, sœur !

PAMÉLA.

Il est riche ?...

BENOIT.

Eh ! non. Vous ne voyez que l'argent vous... Mais c'est un brave garçon utile à sa famille. Il aime tant son père et sa sœur Georgette... et sa grand-mère Brigitte, une vieille Bretonne.

JULIE.

A propos de vieille Bretonne, est-ce que ma tante Margaret ne viendra pas pour ton mariage ?

BENOIT.

Non ; tiens, c'est vrai, je ne t'ai pas apporté sa lettre... la pauvre vieille est malade, et comme il y a loin d'ici à Montoire...

JULIE.

Elle a raison, le voyage la fatiguerait.

BENOIT.

Après mon mariage, j'irai la voir avec ma femme. En attendant, mes petits anges, il y a une chose qui me ferait bien plaisir...

JULIE.

Qu'est-ce donc ?...

BENOIT.

Ce serait que Marie soit des nôtres ce soir... je lui ai préparé un p'tit dessert... il faut l'amener.

JULIE.

Quoi donc ?...

BENOIT.

Eh bien ! le voile, la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger... Est-ce que ce n'est pas le futur que cela regarde, donc ?... et ils sont un peu soignés...

JULIE.

C'est juste... Eh bien ! sois tranquille, nous déciderons Marie.

AGLAÉ.

Silence !... je l'entends.

(Tout le monde reprend sa place et travaille.)

SCÈNE IV.

PAULINE, PAMÉLA, BENOIT, MARIE, JULIE, AGLAÉ.

MARIE.

Ah ! enfin me voilà revenue...

BENOIT.

Bonjour, mademoiselle Marie !

MARIE.

Bonjour, Benoit...

BENOIT, lui essuyant le front.

Avez-vous chaud !... il y a-t-il du bon sens de courir comme ça...

MARIE.

Oui, j'ai marché un peu vite... c'est que je savais trouver quelqu'un ici.

BENOIT.

Ah ! vous attendiez quelqu'un ?...

MARIE.

Ma tante m'avait annoncé votre visite.

BENOIT.

Comment ! c'est pour moi ?... Entends-tu, Julie ? c'est pour moi, pour me voir un peu plus tôt, qu'elle risque de se donner une fluxion de poitrine... et vous croyez que je souffrirai ça ?

MARIE.

N'allez-vous pas me gronder ?...

BENOIT.

Vous gronder !... non, non... Mais ne me dites pas de ces choses-là... parce que ça me prend ici, ça m'étouffe... je veux vous répondre, et je ne trouve pas un seul mot, pas un seul !

MARIE.

C'est égal, je vous comprends.

BENOIT.

Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Eh bien ! oui... voilà, et moi aussi je vous comprends... et tout le monde vous comprend ; car tout le monde vous appelle l'ange ! (Aux ouvrières.) Et c'est bien son nom, n'est-ce pas ?...

MARIE, remontant la scène pour placer son chapeau sur un meuble au fond.

Assez, assez, mon ami. (Aux ouvrières.) Il faut lui pardonner, ce cher Benoit, il a la tête un peu

exaltée... Personne n'est venu en mon absence?...

AGLÉ.

Non, personne.

PAMÉLA.

Excepté une lettre.

MARIE, redescendant la scène.

Une lettre?...

PAMÉLA.

De M. Charles Desroches.

BENOIT, à part.

Charles... Ah! oui, je l'avais oublié.

JULIE.

La voici. (Elle donne la lettre à Marie.)

MARIE.

Merci. (Bas, à Julie.) Je l'ai vu.

JULIE, bas.

Ah!

MARIE.

Chut!... (Haut, à Benoit.) Vous avez donc été chez ma tante, ce matin?

BENOIT, préoccupé.

Oui... j'ai été... parce que... Vous pouvez lire, n'est-ce pas... c' n'est pas moi qui vous gêne?

MARIE.

Non, assurément... Elle est bien contente de vous.

BENOIT.

C'est une bonne femme, si indulgente... Elle sent la violette, n'est-ce pas?...

MARIE.

Ma tante?...

BENOIT.

Non, la lettre... Je dis : la lettre est parfumée!

MARIE, la serrant dans sa poche.

C'est possible, je ne faisais pas attention.

BENOIT.

A la violette... c'est grand genre!

PAMÉLA, à part.

Ça le tracasse tout de même.

BENOIT.

Dites donc, Marie, est-ce que vous en recevez souvent de ce monsieur-là?...

MARIE.

Mon ami, cette question...

BENOIT.

C'est pas que ça m'inquiète... oh! Dieu!... non, par exemple!... je vous demande ça par manière de conversation... Mais je vous parle là, je vous empêche de lire...

MARIE.

Oh! j'ai le temps.

BENOIT.

Vous connaissez donc ce qu'il vous écrit?...

MARIE.

Il s'agit d'un service que je dois rendre à quelqu'un.

BENOIT, vivement.

Et que vous demandez à M. Charles?...

MARIE.

Et à sa mère!... Plus tard vous le connaîtrez...

BENOIT.

Oh! je ne vous presse pas... quand vous voudrez... ça ne se peut pas tout de suite?

MARIE.

Non, quand j'aurai réussi.

PAMÉLA, à part.

C'est un peu louche.

BENOIT.

Il paraît que c'est pour quelqu'un qui vous intéresse fort?

MARIE; elle va à la table de gauche, examiner l'ouvrage.

Oh! beaucoup."

BENOIT, à Julie.

Qui diable ça peut-il être?...

JULIE, bas, à Benoit.

Ne la presse pas davantage; tu vois bien que ce secret n'est pas le sien... et si elle a promis de le garder...

BENOIT.

Oh! alors on la tuerait plutôt que de la faire parler.

JULIE.

C'est qu'un serment est sacré!

BENOIT.

Hétreusement que demain nous serons mariés; (A part.) et entre mari et femme il n'y a plus de secret.

AGLÉ, regardant à la pendule.

Huit heures!... et notre réunion?...

(Une ouvrière sort et apporte une lumière qu'elle place sur une table. Les autres se lèvent et plient leur ouvrage qu'elles mettent à un porte-manteau, et dans des cartons.)

BENOIT.

Ah! c'est juste.

MARIE.

Une réunion?...

JULIE.

Où nous voulons t'emmener.

MARIE.

Moi?...

BENOIT.

Certainement, c'est bien le moins que vous voyiez comment j'ai tout disposé pour vous recevoir dans notre petit appartement... En ma qualité de tapissier, c'est moi que ça regardait.

AGLÉ.

Tu viendras, n'est-ce pas?...

BENOIT.

Nous aurons un petit souper.

MARIE.

Ce soir... ça m'est impossible.

BENOIT.

Ah! par exemple! moi qui me fais une fête...

* Pauline, Paméla, Marie, Benoit, Julie, Aglé.

MARIE.

Je ne demanderais pas mieux de partager vos plaisirs, vous le savez, mon ami... mais ma toilette pour demain, ma robe qui n'est pas finie... Il faut que je sois belle pour plaire à mon mari.

BENOIT.

Vous n'avez pas besoin de belle robe pour ça... Ainsi je ne vous verrai donc plus aujourd'hui ?

MARIE.

Non ; mais vous saurez que je m'occupe de vous.

BENOIT, bas, à Marie.

Ah ! bah ! je m'en vas les renvoyer bien vite... pour revenir un peu, hein ?...

MARIE.

Seul, chez moi... le soir... vous savez bien que c'est impossible.

BENOIT.

Vous êtes trop sévère aussi... est-ce que nous ne sommes pas fiancés, publiés à Saint-Roch notre paroisse... où est le mal ?...

MARIE.

Pour nous, aucun ; mais le monde...

BENOIT.

Je me moque pas mal du monde...

MARIE.

Vous avez tort, Benoit, il faut toujours respecter les convenances.

(Elle va aider Pamela à plier une étoffe.)

BENOIT, à part.

Il faut toujours tout respecter avec elle. (Bas, à Julie.) C'est égal, je reviendrai... il faut que j'apporte le voile et le bouquet de fleurs d'oranger, ça lui donnera de bons rêves. (A Marie.) Ah ! j'y pense... puisque je vous quitte, vous n'avez rien à m'ordonner pour demain ?...

MARIE.

Tout ce que vous ferez sera bien fait...

BENOIT.

Ainsi donc, voici l'ordre et la marche... à dix heures, nous partons pour la mairie ?

MARIE.

Oui.

BENOIT.

De là, nous filons à l'église... de l'église aux Vendanges de Bourgogne... Mais c'est vous qui avez voulu vous charger du dîner... Est-ce aux Vendanges ?... chez Desnoyers ?... à l'île-d'Amour ?... c'est qu'il faut prévenir ce soir...

MARIE.

Oh ! pour le repas, vous m'en avez laissé matresse...

BENOIT.

Oui, mais faut que ça soit soigné, nous serons une vingtaine à dix francs par tête !...

MARIE.

Cela fait deux cents francs... c'est beaucoup.

MARIE.

BENOIT.

Pas trop... parce que les vins fins, à deux francs cinquante centimes, les châtteries pour le beau sexe, le café... Ah ! sictre !... et les fiacres que j'oubliais...

MARIE.

Cela vous regarde... Quant au dîner, Julie et moi, nous nous chargeons de vous le donner ici.

BENOIT.

Ici ! mais c'est trop petit.

MARIE.

Il y a sur le carré un appartement vacant... on nous le prête... cela vaudra mieux, nous serons chez nous.

BENOIT, se grattant l'oreille.

Et il y aura un pot-au-feu ?

MARIE, souriant.

Soyez tranquille.

BENOIT.

Mais ce n'est pas le cas d'économiser...

MARIE, venant à lui.

Non certainement, nous dépenserons la somme.

BENOIT.

Ah ! à la bonne heure.

MARIE.

Mais nous pourrions bien en réserver une petite part...

BENOIT.

Pour le bal ?...

MARIE.

Pour une pauvre famille qui en a bien besoin... ça nous portera bonheur, n'est-ce pas, mon ami ?

BENOIT.

Ah ! si vous me prenez par les sentiments... donnez-moi des choux, des raves, ce que vous voudrez, ça m'est égal... Seulement je vous conseille d'avoir du solide... un bon morceau de bœuf, on en mangera trois fois : la première fois, avec du sel ; la seconde, avec de la moutarde ; la troisième, avec des cornichons, ça fera trois plats... et puis la bonne action pour le dessert, comme ça on ne craint pas les indigestions. (Les ouvrières rient.)

MARIE.

Ça sera mieux que vous ne croyez, fiez-vous à moi.

BENOIT.

Eh ! mon Dieu ! vous savez que votre volonté sera toujours la mienne... (Aux ouvrières.) Au moins notre punch ne nous échappera pas ce soir... Allons, mes petits anges, en route... et ensuite chacune chez soi... ces demoiselles ont à préparer pour demain les guirlandes et les robes blanches... symbole de leur pudeur et de leur innocence.

PAMELA.

La mienne n'a besoin que d'un coup de fer, et ça sera plus beau que du neuf...

(Elles remontent vers le fond, mettent leurs soques,

leurs fichus et se préparent à sortir. Benoit cause bas avec elles.)^a

JULIE, bas, à Marie.

Que renferme donc cette lettre?...

MARIE, bas, à Julie, en l'aidant à mettre son châle.

C'est la réponse à l'entrevue que je lui ai demandée.

JULIE, même jeu.

Chez lui?...

MARIE, même jeu.

Non; chez madame Desroches.

JULIE, même jeu.

Chez sa mère?...

MARIE, même jeu.

C'est devant elle que je veux plaider ta cause... c'est une digne femme qui m'aime, et qui m'aidera à convaincre son fils... j'en suis sûre...

JULIE, même jeu.

Avec quelle impatience j'attendrai ta réponse!

MARIE, même jeu.

Du courage!

JULIE, même jeu.

Je n'ose en avoir! je ne sais ce que j'éprouve; mais je souffre... j'ai envie de pleurer.

MARIE, même jeu.

Prends garde qu'on se doute...

JULIE, même jeu.

Ce soir, mon sort sera décidé... mais silence avec mon frère!...

MARIE.

Tu as ma parole... toi seule peux me la rendre.

CHOEUR.

Walse de Giselle.

Allons, partons, il faut laisser Marie;
Qu'à son bon ange elle adresse ses vœux!
Sa confiance ne sera pas trahie...
Il veillera sur ell' du haut des cieux!

BENOIT, à Marie.

Puisque demain vous d'vez être ma femme!
Non, ma foi, j' n'ai plus qu'un désir...
C'est qu' prenant pitié de ma flamme,
Jusqu'à demain l' bon Dieu m' fasse dormir.

ENSEMBLE.

Allons, partons, il faut quitter Marie! etc.

SCÈNE V.

MARIE, seule.

Pauvre Julie!... oh! oui, oui, j'ai bon espoir. Voyons donc cette lettre. Il m'avait bien promis de me répondre, et tout de suite... Oh! c'est bien à lui... (Elle lit.) « Ma charmante!... » Quel ton!... « Il me sera impossible de vous rencontrer chez ma mère, comme vous me le deman-

^a Marie, Julie sur l'avant-scène, à droite.

dez... » Ah! mon Dieu!... « Elle a ce soir quelques visites qui vous gêneraient probablement; mais désireux de connaître le motif de votre demande, et tout disposé à vous être utile, je serai chez vous ce soir, dès que j'aurai vu s'éloigner vos ouvrières... et nous nous entendrons mieux seuls que devant témoins. » Le recevoir... ici! Oh! non, c'est impossible!...

AIR nouveau d'Hormille (Ango au sixième étage).

Les bonnes langues du quartier

Ne me feraient pas de quartier,

Si l'on savait que seul, le soir,

Un jeune homme est venu me voir.

C'est très mal! (bis.)

Se dirait chacun tout bas.

C'est très mal! (bis.)

Moi seule, dirais, hélas!

C'est très bien! (bis.)

Ne consultant que mon cœur,

C'est très bien! (bis.)

Je devais sauver ma sœur!

Oui... c'est son honneur qu'il faut défendre... c'est celui de Benoit... car s'il apprenait jamais... lui, si emporté... il se battrait peut-être... se battre... et s'il succombait!... A cette idée, tout mon sang se glace... et Julie me demande le silence... et elle a exigé un serment!... Ah! qu'elle se rassure... Benoit m'est trop cher pour lui révéler ce fatal secret!... Non, non, qu'il n'apprenne la faute qu'avec la réparation. Mais ce jeune homme... il va venir, dit-il, venir!... quand je refuse à Benoit... Ah! décidément cela ne se peut pas, non, non, je vais fermer ma porte, et à double tour. (Apercevant Charles.) Ciel!

SCÈNE VI.

CHARLES, MARIE.

CHARLES met le verrou, et pose son chapeau derrière un carton qui est sur un meuble placé, à gauche, au fond du théâtre.

Bonsoir, ma toute belle! (A part.) Elle est seule, tant mieux.

MARIE.

Ce n'est pas ici que je comptais vous voir, monsieur...

CHARLES.

Je vous avais écrit que je viendrais, et une fois que j'ai donné ma parole...

MARIE.

Vous la tenez, n'est-ce pas?

CHARLES.

Il ne dépend que de vous d'en avoir la certitude.

MARIE.

Donnez-la-moi donc, monsieur, car je vais, au

nom d'une amie, vous rappeler une promesse sacrée.

CHARLES.

Comment! c'est pour une autre que vous réclamez?

MARIE.

Pour celle qui a reçu vos sermens, qui mérite toute votre tendresse... et que vous n'abandonneriez pas, monsieur Charles, n'est-il pas vrai?... je ne m'adresserai pas en vain à votre cœur... à votre loyauté.

CHARLES, à part.

Diable! c'est un assaut que je vais soutenir. (Haut.) Mais quel intérêt?...

MARIE.

Que intérêt? Julie est mon amie, vous le savez... bientôt ma sœur... c'est dans cette maison... presque chez moi, que vous l'avez connue... Quel intérêt?... mais celui de votre propre honneur, car vous n'êtes pas méchant... vous réparerez votre faute.

CHARLES.

Voyons, que voulez-vous de moi?... Julie est une excellente fille!... je vous jure que je la verrais heureuse avec plaisir... et si je pouvais lui trouver un établissement honnête... qu'elle dispose de moi, j'ai de la fortune...

MARIE.

De l'argent!... Ah! monsieur, est-ce donc avec de l'or qu'on rachète l'honneur?

CHARLES.

Mais que veut-elle donc?...

MARIE.

Ce qu'elle veut?... Mais un nom, monsieur, le vôtre...

CHARLES.

Le mien!...

MARIE.

Vous le lui avez promis... pour l'entraîner dans l'abîme, aucun serment ne vous a coûté... elle vous a cru, monsieur... elle a eu foi en votre honneur... est-ce là ce dont vous voulez la punir?

CHARLES.

Doucement, doucement, ma charmante, vous allez un peu trop vite... s'il fallait épouser toutes celles qu'on a aimées!

MARIE.

Oh! ne parlez pas ainsi... que dirait votre mère, si elle vous entendait?... Je vois maintenant pourquoi vous avez craint une explication en sa présence.

CHARLES.

Eh bien! oui, c'est impossible... mais quelle que soit la sévérité de ses principes, elle ne saurait elle-même exiger une réparation impossible.

MARIE.

Impossible!...

CHARLES.

Oui, impossible aux yeux du monde, de mes

amis dont je deviendrais la fable et la risée... Songez donc, épouser une simple ouvrière... la distance est trop grande pour la franchir.

MARIE.

AIR : Robe et Bottes.

Quoi! l'orgueil au fond de votre ame
Ne laisse-t-il aucun regret?

De vos amis vous redoutez le blâme...

Mais réparer le mal que l'on a fait,

Obeir à sa conscience,

Sachez-le bien! ce n'est pas déroger.

Il est trop tard pour parler de distance,

C'était avant qu'il y fallait songer.

Ne parlez plus de rang et de distance,

Il est trop tard pour y songer.

CHARLES.

Tout cela est fort beau en principes, ma chère enfant... mais le monde a ses exigences, et puis... que voulez-vous?... j'aime ailleurs.

MARIE.

Vous!

CHARLES.

Oui, j'aime, et si j'ai trahi mes sermens, si j'ai cédé malgré moi à une passion plus forte que ma volonté, que ma raison... si je suis infidèle enfin... n'en accusez que vous, Marie...

MARIE.

Moi!

CHARLES.

Vous seule!... c'est vous que j'adore...

MARIE.

Arrêtez, monsieur, je ne croyais pas mériter cet outrage!...

CHARLES.

Mais je vous aime... et toute ma fortune...

MARIE, lui montrant la porte avec dignité.

Vous pouvez vous retirer, monsieur, je n'ai plus rien à vous dire.

CHARLES a remonté d'un pas. Marie passe devant lui.*

Vous me chassez!... Mais est-ce donc un si grand crime que de vous trouver adorable?... Pourquoi me refuser la faveur de vous le dire?...

MARIE.

C'est un faveur que je n'accorde qu'à une seule personne.

CHARLES.

Ah!... un autre...

MARIE.

Puisque vous feignez de l'ignorer, monsieur, je vous rappelle que demain je me marie, que demain j'épouse le frère de Julie...

CHARLES.

Qu'est-ce que c'est que cet ouvrier?... Je ne le connais pas... Un rustaut... bien grossier, bien jaloux, et qui vous aime, j'en suis sûr, sans apprécier le prix du trésor que vous lui réservez.

* Marie, Charles.

MARIE.

Il m'offre sa main, et vous m'offrez la honte; il me respecte, et vous m'outragez... Qui de vous deux me rend le plus de justice?...

CHARLES.

Oh! je ne veux pas entrer en comparaison avec M. Benoit.

MARIE.

Vous avez raison, il n'y a aucune ressemblance à établir entre vous deux... et j'en suis fière.

CHARLES.

Plait-il?...

MARIE.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

Non, il n'a pas votre opulence;
 Mais vous, vous n'avez pas son cœur.
 Non, il n'a pas tant d'élégance;
 Mais vous n'avez pas tant d'honneur.
 Traiter un serment de chimère
 Lui semblerait vil et trop bas.
 Il est franc, loyal et sincère :
 Ah! vous ne vous ressembliez pas,
 Non, vous ne vous ressembliez pas.

CHARLES.

Peste!... voilà un rival redoutable.

MARIE.

Plus que vous ne croyez peut-être... et s'il vous trouvait ici... Ah! je frémis d'y penser!... Monsieur, partez!

CHARLES.

Rassurez-vous... j'obéis. (A part.) Je ne sais quel est l'ascendant de cette femme; ses discours m'irritent, et malgré moi, je la respecte... Décidément la vertu est quelque chose...

MARIE, lui montrant la porte.

Monsieur...

CHARLES.

Adieu...

(On frappe dehors.)

MARIE.

Quelqu'un!...

BENOIT, en dehors.

Mademoiselle Marie... êtes-vous encore levée?

MARIE, bas.

Benoit!

CHARLES.

Rassurez-vous, j'ai mis le verrou.

MARIE.

O ciel! qu'avez-vous fait! enfermée ici avec vous!...

BENOIT.

Répondez donc... c'est moi, Benoit... je n'ai que deux mots à vous dire...

MARIE.

Impossible... je suis couchée.

BENOIT.

Oh! laissez donc, je vois de la lumière à travers les fentes de la porte.

MARIE.

Il est trop tard...

BENOIT.

Oh! ne craignez rien, les convenances y sont, je ne suis pas seul.

TOUTES LES OUVRIÈRES.

Oui, nous sommes là, Marie.

MARIE.

Ah! mon Dieu! impossible de refuser...

CHARLES.

Eh bien, en avouant le motif...

MARIE.

L'avouer devant Benoit... mais ce serait votre mort ou la sienne... L'honneur de sa sœur, c'est son honneur aussi, et pour le venger... Ah! je tremble! tenez là, là, dans ce cabinet. (Elle passe vers le cabinet à droite et l'ouvre.)

CHARLES.

Me cacher!...

MARIE, presque à genoux et suppliant.

Au nom du ciel... monsieur, n'est-ce pas déjà assez d'une victime?

CHARLES, ému.

Allons, allons, calmez-vous! j'obéis...

BENOIT.

Ouvrez donc.

MARIE.

Voilà, voilà!

(Charles entre dans le cabinet, et Marie ouvre la porte du fond.)

SCÈNE VII.

AGLAÉ, PAMÉLA, PAULINE, LES COUTURIÈRES, BENOIT, MARIE. Elles portent une corbeille de mariage dans laquelle sont : le voile, la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger.

BENOIT, entrant seul.

Ah! c'est bien heureux!... (A la cantonade.) Entrez, entrez ça ici.

(Deux ouvrières tiennent la corbeille.)

MARIE.

Qu'est-ce donc?...

BENOIT.

Le voile, la couronne, le bouquet... Je voulais vous faire une surprise là-bas... vous n'avez pas voulu venir... il faut bien vous la faire ici.

MARIE.

Merci, merci, mon ami.

BENOIT.

Approchez-vous donc... voyez... Oh! mon Dieu! comme vous êtes pâle?...

MARIE.

Oui, une indisposition.

BENOIT.

Vous êtes indisposée... et vous ne prenez rien... Vous êtes seule?...

MARIE.

Oh ! ça ne sera rien... une faiblesse...

BENOIT.

Asseyez-vous donc!... Où mettez-vous l'eau de Cologne ?

PAMÉLA, montrant le cabinet où est Charles.
Dans ce cabinet!...

MARIE, arrêtant vivement Benoit qui y va.
Non, non, c'est inutile, c'est passé, tenez; ce n'était rien.

BENOIT.

Oui, v'là les couleurs qui reviennent...

PAMÉLA, à part.

Je crois bien, elle est cerise à présent.

(Ce qui suit, se dit sur la ritournelle de l'air.)

MARIE, affectant la gaité, et passant devant Benoit.
Voyons donc ce beau bouquet... ce voile...

BENOIT.

Tenez...

MARIE, redescendant vers l'avant-scène, à droite.

Ah ! c'est trop beau pour moi.

BENOIT.

Par exemple ! est-ce qu'il y a jamais rien de trop beau pour vous?... Voyons, essayez ça...

AIR : du Bengali (opéra du Planteur de Monpou).

CHOEUR.

Oui nous venons essayer ta couronne.

BENOIT, donnant aux ouvrières les objets qu'il tire de la corbeille.

Sur ses cheveux ce voile nuptial.

Pour être ainsi que sa belle patronne,

A son côté ce bouquet virginal.

PAMÉLA, à part, sur l'avant-scène, à gauche.

Qu'a-t-elle ? ou dirait que la crainte

Trouble ici son bonheur.

MARIE, à part, pendant qu'on lui met le voile et la couronne.

D'effroi je sens mon ame atteinte !

Faut-il donc, dans mon malheur,

Perdre son cœur !

BENOIT.

(Parlé.) Mais qu'avez-vous donc, Marie ?

MARIE, chanté.

A vous, Benoit, toujours } bis.
Tous mes amours. }

ENSEMBLE.

Pour ton cœur } le bonheur s'apprête,
Oui pour moi }

A lui } je devrai mon bonheur,
A vous }

Ah ! quel bonheur

Pour eux } s'apprête.
Pour nous }

Quel doux hymen ! quel jour de fête !

A vous, Benoit, toujours

Tous mes
ses amours.

BENOIT, faisant passer Marie devant lui.
Voyez donc un peu, est-elle jolie ! *

MARIE.

Flatteur.

BENOIT.

C'est pas l'embarras, vous n'avez pas besoin de ça pour l'être diablement.

MARIE.

Mais je ne vois pas Julie, où est-elle donc ?

BENOIT.

Elle n'a pas pu venir avec nous... C'te pauvre sœur, en sortant d'ici, elle s'est trouvée, comme vous, indisposée.

MARIE.

Elle?...

BENOIT.

Ça ne sera rien, un mal de tête... et puis des étouffemens, ça a fini par une envie de pleurer.

MARIE, à part.

Pauvre Julie !...

BENOIT.

Ça m'inquiétait d'abord... mais comme elle m'a dit : C'est nerveux, un peu de repos et ça se passera, je l'ai conduite à sa chambre... Mais vous aussi vous avez besoin de repos... Faut être bien portante pour demain... et quoique ça m'vexe de partir si tôt, nous allons vous laisser.

MARIE.

Oui, vous avez raison, le sommeil me fera du bien.

BENOIT.

Nous partons, adieu. (Il passe derrière Marie, en remontant à gauche.)

MARIE, à part, descendant vivement vers l'avant-scène, à droite.

Enfin !

BENOIT, à Marie, se retournant.

Vous me permettrez bien de vous embrasser ? (Il l'embrasse.) Merci. Aujourd'hui c'est une faveur; mais demain, ça sera mon droit. Cristi ! comme j'en userai, et comme j'en abusurai !

PAMÉLA, bas à Aglaé.

C'est drôle, on dirait que Marie a quelque chose qui la tourmente.

BENOIT, prenant le chapeau de Charles.

A demain... Tiens... qu'est-ce qu'il a donc mon chapeau... il est devenu trop grand ! (Le regardant.) Qu'est-ce que c'est que ça ?... Un castor ! un pur castor... c'est pas à moi.

MARIE, à part.

Ciel !...

BENOIT.

Eh bien, où donc que je l'ai changé ?... Je n'ai été que chez moi.

MARIE.

C'est à un de vos amis peut-être...

PAMÉLA, donnant celui de Benoit.

Mais non, le voilà le vôtre.

* Pauline, Paméla, Marie, Aglaé, Benoit.

BENOIT.
 Oui... eh bien ! celui-ci... à qui est-il donc, Marie ?

MARIE.
 Mais je ne sais pas... je ne comprends pas...

BENOIT.
 Vous ne comprenez pas... vous ne savez pas... Marie, vous vous troublez.

MARIE.
 Mon ami, je vous jure...

BENOIT, regardant dans le chapeau.

Il y a un nom... en lettres d'or. (Lisant.) Charles Desroches !... Il est venu ici !

MARIE.
 Eh bien ! oui... mais plus tard vous saurez...

BENOIT.
 Il est venu ici... il y est encore... Où ça ? où ça ? Ah ! dans ce cabinet !...*

MARIE, se précipitant vers le cabinet.
 Au nom du ciel ! Benoit !...

BENOIT.
 Ôtez-vous ! ôtez-vous !... Que je le voie ! que je le tue.

TOUTES, l'entourant.

Benoit !...
 BENOIT, à Paméla et à Aglaé, qui se sont jetées entre lui et Marie.

Laissez-moi !... laissez-moi ! je suis trahi !... Ah ! c'est infâme... mais qu'il sorte... qu'il sorte donc le misérable... qu'il sorte s'il n'est pas un lâche.

MARIE, ôtant la clé du cabinet.
 Non, non.

BENOIT.
 Vous l'enfermez !... Vous craignez pour lui... Vous l'aimez donc ?...

MARIE.
 Ah ! mon Dieu ! soutiens mon courage !

BENOIT.
 Mais répondez... répondez donc...

MARIE.
 Je suis innocente !...

* Benoit, Paméla, Aglaé, Pauline, Marie.

BENOIT, l'attirant à lui.
 Innocente !... mais expliquez-vous !... Justifiez-vous !... Pourquoi n'avez-vous pas ouvert tout de suite ?... Pourquoi est-il là, caché... si vous ne faisiez pas de mal... si vous n'aviez rien à redouter ?

MARIE.
 Hélas !... il n'est que trop vrai ; mais dans le premier moment, la crainte, le trouble...

BENOIT.
 Et pourquoi craignez-vous ?... Pourquoi étiez-vous troublée ?... parce que vous étiez coupable.

MARIE.
 Ah ! Julie ! Julie, il faut que je lui parle... elle seule peut vous convaincre...

BENOIT.
 Julie !... que pourrait-elle me dire, quand la preuve est là sous mes yeux ?... Ah ! me tromper ainsi... moi qui l'aimais tant !... Vous n'étiez donc qu'une hypocrite !...

MARIE.
 Ah ! mon ami...

BENOIT.
 Oui, une hypocrite ! et cette couronne... ce bouquet, vous ne les méritez pas. (Il lui arrache le bouquet, et le jette avec fureur.)

PAMÉLA.
 Benoit, Benoit ! que faites-vous ?

BENOIT.
 Et vous la secourez encore !... Et vous ne l'abandonnez pas toutes !

PAMÉLA.
 Ah ben ! entre femmes, si on s'abandonnait pour ça, faudrait donc vivre seules comme des loups !

BENOIT.
 Eh bien, je l'abandonne moi... Adieu, perfide !... adieu, trompeuse...

MARIE.
 Ah ! c'en est trop ! écoutez-moi...
 BENOIT, fermant rudement la porte sur lui, en sortant.
 Jamais !...

MARIE.
 Il s'en va sans m'entendre. (Tombant à genoux au milieu du théâtre.) Mon Dieu... m'abandonnez-vous aussi !...

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une cabane de pêcheur. Fond ouvert sur le rivage. A gauche, porte allant chez Kerouec ; à droite, porte allant chez Brigitte.

SCÈNE I.
 GEORGETTE, BRIGITTE.

BRIGITTE.
 Là, v'là mon chanvre fini, je l'enverrai demain au tissage, entends-tu, Georgette ?

GEORGETTE.
 Oui, grand'mère.
 BRIGITTE.
 Quelle belle toile ça fera !... Ah ! toute vieille que je suis, les jeunes filles ne m'en remontent pas encore.

GEORGETTE.

C'est vrai que vous êtes une fameuse fleguse.

BRIGITTE.

Et cette fois-ci je me suis surpassée. Ah! dom! c'est pour toi que je travaillais.

GEORGETTE.

Pour moi?...

BRIGITTE.

Eh bien! donc... est-ce que tu crois que ta grand'mère te laisserait marier sans te faire son cadeau de nocces?... Un beau parti que tu épouses-là.

GEORGETTE.

Qu'est-ce que ça fait l'argent?...

BRIGITTE.

T'es bien heureuse de ne pas l' savoir. Si ton pauvre père en avait eu quand il a perdu sa barque, il n'aurait pas été obligé, pour en acheter une autre... d'emprunter à de gros intérêts que ça ruine quoi!... Ah! si ton pauvre frère n'avait pas été tué là-bas en Afrique... ça aurait été autre chose... parce qu'à deux on fait d' la besogne... mais le bon Dieu ne l'a pas voulu.

GEORGETTE.

Ça nous a fait bien du chagrin dans le temps.

BRIGITTE.

Et ça m'en fait toujours... Heureusement que quand ton père a été à Montoire, chez ta tante, pour lui dire notre mauvaise position... M. Benoit se trouvait-là. « Comment? qu'il a dit à mon fils, vous êtes M. Kerouec, pêcheur à Saint-Nazaire?... vous êtes le père de mon pauvre Mathieu? et vous avez des chagrins, des embarras! J'ai de l'argent... moi, si ça suffit, il est à vous. » Ton père ne savait que répondre... Oh! ne me remerciez pas, qu'il a dit, c'est une dette que j'acquitte. Votre fils était mon camarade, mon ami de cœur, c'est à côté de moi qu'il s'est fait tuer, pour ne pas m'abandonner dans le danger... Pauvre ami!... en le remplaçant près de vous, c'est un devoir que je remplirai. » De là à ton mariage il n'y avait pas loin. Nous n'avions pas d'autre moyen de reconnaître ce qu'il faisait pour nous.

GEORGETTE.

Ça n'a pas été long.

BRIGITTE.

Heureusement, et quand on t'a dit ce projet-là, j'ai bien vu ton plaisir. T'as accepté tout de suite; t'aurais voulu que le mariage fût fait *d'rés* le lendemain.

GEORGETTE.

C'est que, dans ce moment-là, j'étais fâchée contre mon cousin Chalumel.

BRIGITTE.

Je crois bien... un petit drôle qui n'a pas le sou... et qui d'ailleurs ne t'aime pas, puisqu'il devait se marier dans son pays, au Croisic.

GEORGETTE.

Mais non, grand'mère, c'était une frime, parce

que nous étions brouillés; mais il m'aime toujours.

BRIGITTE.

Par exemple!... si c'est pour ça qu'il est revenu, ton père lui donnera son paquet, et plus vite que ça... et puis... songe donc quelle différence... M. Bennet est un beau garçon.

GEORGETTE.

Chalumel aussi est gentil.

BRIGITTE.

Mais il n'a pas le sou... tandis que ton futur, c'est un sort, vois-tu; et puis d'ailleurs tu as consenti, c'est qu'il t'a plu... et tu seras heureuse, va. Embrasse-moi... Tu as bientôt fini, dépêche-toi, je vais rentrer mon chanvre.

(Elle entre par la porte à droite au second plan.)

SCÈNE II.

GEORGETTE, seule.

Tu seras heureuse... Je l'espère bien; mais c'est avec mon cousin Chalumel... Le mal, c'est que dans un moment de mauvaise humeur j'ai accepté l'autre... Ça sera difficile de me tirer de là... Pourtant... Ah! comment tout ça tournera-t-il?...

SCÈNE III.

GEORGETTE, CHALUMEL, venant du fond à droite.

CHALUMEL.

Elle est seule... quel bonheur!...

GEORGETTE.

Chalumel!

CHALUMEL.

Oui, c'est moi... j'ai laissé votre père en arrière et je suis venu devant pour tâcher de vous voir.

GEORGETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?...

CHALUMEL.

Il y a que votre père est dans l'allégresse, et moi dans la tristesse... Il y a que votre futur vient d'arriver... qu'il est allé prévenir le notaire... et que c'est aujourd'hui qu'on fait vos accordailles... voilà ce qu'il y a!...

GEORGETTE.

Aujourd'hui! ah! mon Dieu... que devenir!...

CHALUMEL.

Je me doutais bien que vous seriez dans l'embarras; aussi, j'ai vite accouru pour vous aider de mes conseils, ma cousine.

GEORGETTE.

Eh bien! que faut-il faire?

CHALUMEL.
Je n'en sais rien ; mais vous avez dû consulter la bonne Marie.

GEORGETTE.
Pas encore.

CHALUMEL.
Il n'y a qu'elle qui puisse nous tirer de là.

GEORGETTE.
Elle est si bonne, si obligeante.

CHALUMEL.
Si elle avait été ici quand on a décidé votre mariage, vous lui auriez parlé.

GEORGETTE.
Oui ; mais elle était allée en faire un, de mariage.

CHALUMEL.
A Paris ?

GEORGETTE.
Oui, une de ses amies. Était-elle heureuse de ce mariage-là ! Il paraît que c'est elle qui en est cause.

CHALUMEL.
Oui ; mais maintenant que la voilà de retour, j'espère qu'elle ne nous quittera plus.

GEORGETTE.
Moins que jamais, puisqu'elle va se faire religieuse.

CHALUMEL.
Vraiment ?...

GEORGETTE.
Oui, c'est sa tante, la bonne sœur Marthe, qui l'a décidée ?

CHALUMEL.
Ah ! sa tante, la nouvelle supérieure du couvent là-bas ?

GEORGETTE.
Oui.

CHALUMEL.
Eh bien ! on n'aura pas de peine à en faire une sainte.

GEORGETTE.
C'est déjà le bon ange du pays.

CHALUMEL.
De tous ceux qui souffrent, et je souffre, je souffre beaucoup... Faut lui parler.

GEORGETTE.
Je le voulais ; mais elle est sortie ce matin à six heures pour aller à Montoire.

CHALUMEL.
Si elle n'allait pas revenir aujourd'hui !...

GEORGETTE.
Ah ! mon Dieu !... et si l'on signe le contrat, nous sommes perdus.

CHALUMEL.
Aussi, perfide, c'est votre faute... pourquoi que vous avez consenti ?

GEORGETTE.
Pourquoi que vous m'avez quittée, vous ?... tou ça ne serait pas arrivé !

CHALUMEL.
Mais je suis r'venu si vite !...

GEORGETTE.
Pas assez vite encore !...

CHALUMEL.
Dieu de Dieu !... comme les femmes se vengent promptement !

GEORGETTE.
Dites donc, une idée ?

CHALUMEL.
Une idée ?...

GEORGETTE.
La dame du château est arrivée ce matin ; vous la connaissez ?

CHALUMEL.
Oui, je l'ai vue au Croisic, où elle prenait des bains de mer, pour ses nerfs, avant de venir habiter sa propriété.

GEORGETTE.
Si vous lui demandiez de parler pour vous à mon père ?

CHALUMEL.
Ah ! ben oui ; elle n' veut pas que je me marie.

GEORGETTE.
Bah !

CHALUMEL.
Elle dit que je suis trop jeune... Elle m'ennuyait beaucoup cette dame, elle voulait toujours m'apprendre la grammaire de la langue française, et puis elle me caressait toujours le menton.

GEORGETTE.
Pourquoi donc ça ?...

CHALUMEL.
Je ne sais pas... c'est peut-être un usage du grand monde.

GEORGETTE.
Eh bien ! je n'aime pas du tout ces usages-là... Je suis fâchée qu'elle vienne ici à c't'heure.

CHALUMEL.
Oh ! si vous allez être jalouse, vous monter la tête, je suis perdu, voyez-vous. Vous signerez le contrat et vous vous marierez sans prendre garde à moi.

GEORGETTE.
Non, non, je ne signerai pas ; tu sais ce que je t'ai dit, Chalumel... nous nous ferons plutôt périr tous les deux.

CHALUMEL.
Ah ! oui, toujours votre moyen... pourtant s'il y en avait un autre...

GEORGETTE.
Il n'y en a pas d'autre, Chalumel.

CHALUMEL.
Qu'est-ce qui vous a donc conseillé ce moyen-là, que vous m'en parlez toujours ?...

GEORGETTE.
C'est la princesse.

CHALUMEL.
La princesse ?

GEORGETTE.

A la comédie de Paimbœuf où j'ai été... juste la même situation que la mienne, car le prince n'était pas infidèle !

CHALUMEL, avec intérêt.
Il n'était pas infidèle ?...

GEORGETTE.

Non.

CHALUMEL, pleurant.

Pauvre prince !...

GEORGETTE.
Et ils se sont péri tous les deux.

CHALUMEL.

Ça fend le cœur !

GEORGETTE.

Nous les imiterons, Chalumel.

CHALUMEL.

Pourtant...

BRIGITTE, en dehors.

Georgette ! Georgette !...

GEORGETTE, passant à droite.

Voilà, grand'mère ! Adieu, Chalumel !

CHALUMEL.

Vous me quittez déjà ?...

GEORGETTE.

Il le faut bien, je n'ai que le temps de m'habiller.

CHALUMEL.

Vous habiller ?... pourquoi ?...

GEORGETTE.

Pour recevoir mon prétendu.

CHALUMEL.

C'est pour lui que vous voulez être belle ?...

GEORGETTE.

Non... c'est pour moi. On a beau être désespérée, on ne veut pas paraître à son désavantage.

(Elle rentre dans la chambre à droite.)

CHALUMEL.

Adieu, ma cousine !

SCÈNE IV.

CHALUMEL, seul.

A-t-on jamais vu ?... faire de la coquetterie au moment de se périr !... Après ça, peut-être qu'elle n'y est pas bien résolue... On dit ça dans le premier moment ; mais quand on réfléchit... Si elle ne réfléchissait pas... si elle me disait : V'là le moment ! (Il frissonne.) Ah ! c'est qu'il n'y a pas à dire, quand on est mort, c'est pour très longtemps... Qu'est-ce qu'ils penseraient de moi dans le village, eux qui me croient poltron ? Une fois que je m'aurais ôté l'existence... Ah ! qu'ils diraient... tiens, Chalumel ?... Oui... Chalumel, de lui-même ? De lui-même. (Au public.) Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je crois qu'il y

MARIE.

en a beaucoup qui s'tuent pour qu'on dise ça d'eux. Le fait est qu' c'est flatteur à entendre quand on est mort ; mais bah ! je n'ai pas de gloire, moi, et si ça pouvait s'arranger sans ça... d'autant plus que v'là le passage des sardines, et que je ne voudrais pas manquer ce coup de filet-là.

BENOIT, à la cautionnade.

Ne vous dérangez pas, papa Kérouec, je vois d'ici la maison.

CHALUMEL.

Ah ! c'est lui !... c'est mon rival !

BENOIT.

Allez avertir les amis, pendant que je vais rajuster un peu ma tenue endommagée par le voyage.

(Il entre.)

SCÈNE V.

CHALUMEL, BENOIT, en chasseur d'Afrique.

BENOIT, entrant par le fond, à droite.

Ah ! voici l'ami Chalumel.

CHALUMEL, à part.

L'ami ! par exemple !... il m'appelle l'ami !...

BENOIT.

Comment ça va-t-il ?...

CHALUMEL, à part.

Je vais l'humilier. (Haut.) Monsieur, je n'ai pas l'honneur...

BENOIT.

Comment, farceur, tu ne me reconnais pas ?

CHALUMEL, s'en allant.

Je n'ai pas le temps.

BENOIT, l'arrêtant.

Ah ! ça, voyons, ne t'en vas donc pas comme ça ; regarde-moi bien... y es-tu à présent... sais-tu qui je suis ?...

CHALUMEL.

AIR de Voltaire chez M^{me} de Sévigné.

Vous êtes tout c' qui peut vous plaire,
Vous ét's honnête, je le vois,
Vous ét's assez beau militaire,
Vous ét's décoré de la croix,
Vous êtes brave, je le crois ;
Vous êtes un homme à conquêtes ;
Vous ét's pimpant, vous ét's bien mis ;
Vous ét's enfin tout c' que j' vous dis : (bis.)
Mais ça n' me dit pas qui vous êtes.

BENOIT.

Comment, nigaud !...

CHALUMEL.

Ah ! ne me tutoyez donc pas !...

BENOIT.

Ah ! mon Dieu !...

CHALUMEL.

D'ailleurs, comment voulez-vous que je vous reconnaisse, je ne vous ai vu qu'une fois chez mon oncle ?

BENOIT.

En voilà un ornement de basse-cour !... comment, imbécile...

CHALUMEL.

Ne me tutoyez donc pas...

BENOIT.

Ah ! c'est juste ; pardon, monsieur Chalumel !...

CHALUMEL.

Il n'y a pas de mal, monsieur Bennet...

BENOIT.

Hein ?... comment m'appelle-t-il ?..

CHALUMEL.

Bennet.

BENOIT.

Attends, drôle !...

CHALUMEL.

Eh bien !... qu'est-ce qui vous prend donc ?...

BENOIT.

Ah ! c'est juste, j'oubliais votre jargon breton. Ils écorchent tous les noms des Bédouins-là.

(Il lui donne un calotte.)

CHALUMEL, à part.

Je crois qu'il m'a encore tutoyé.

BENOIT.

Mais, à l'avenir, tu m'appelleras Benoit, entends-tu ?...

CHALUMEL.

Benoit ?... c'est comme ça que vous avez appris à lire, vous ?

BENOIT.

Oui, blanc-bec, c'est comme ça !

CHALUMEL.

Eu v'là une bonne !... faudra que je dise ça au magister, ça le fera rire... Benoit !... Ainsi, N, o, i, t, net, ça fait noit.. faut donc dire *c'étoient* les François qui combattoient... Ah ! ah ! ah ! allez donc à l'école, militaire... allez donc à l'école.

BENOIT.

Ah ! ça, qu'est-ce qu'il a donc ce conscrit-là ?...

CHALUMEL.

Vous êtes absurde, Parisien ; vous êtes absurde...

BENOIT.

Absurde !... (Allant à lui.) Est-ce que par hasard tu serais las de vivre, mon bonhomme ?...

CHALUMEL, fuyant, à droite.

Bon ! v'là une autre idée à c't'heure !... c'est le soleil d'Afrique qui l'a tapé sur la tête, bien sûr.

BENOIT.

Tu commences diablement à m'échauffer la bile, entends-tu ?

CHALUMEL.

C'est une querelle que vous me cherchez ?...

BENOIT.

Une querelle ! à toi !... c'est une leçon de politesse que je veux te donner.

CHALUMEL.

Ah ! par exemple, militaire, vous tombez mal aujourd'hui, j'ai mal aux nerfs... ne m'agacez pas, ne m'agacez pas !

BENOIT.

Je connais un remède excellent pour les maux de nerfs... en frottant un peu les oreilles...

CHALUMEL.

Où ! je ne vous crains pas, entendez-vous ?

BENOIT.

Qu'est-ce que c'est ?...

(Il lui donne une chiquenaude.)

CHALUMEL.

Finissez donc... ça me fache, à la fin.

BENOIT.

Vraiment !

CHALUMEL, qui est adossé contre le mur.

Tout militaire que vous êtes, vous ne me ferez pas reculer.

BENOIT.

J'en suis enchanté, j'aurai un brave de plus dans ma famille... Adieu, mon cousin... si vous avez à me parler... j'entre là chez le beau-père, vous m'y trouverez tout à vos ordres, mon cousin.

(En disant ces derniers mots, il lui donne une chiquenaude et sort par la droite.)

SCÈNE VI.

CHALUMEL, seul.

J'ai pas reculé toujours... Je crois qu'il aurait voulu me redonner une chiquenaude... je crois même qu'il me l'a donnée... Et je souffrirais... Ah ! bah !... j'en ai reçu bien d'autres... Au fait, je m'en moque... (Criant.) Oui, je m'en moque, militaire... Toi, mon cousin !... militaire tout court... car tu n'es qu'un étranger pour moi... (On entend un bruit de voix.) Ah ! v'là mon oncle et tous ses amis... Comme ils sont gais ! il n'y en a donc pas un seul d'amoureux !

SCÈNE VII.

PÊCHEURS, KEROUEC, PRIMAUQUET,
CHALUMEL.

CHOEUR.

AIR du Fidele berger. (M. Adam.)

À ce contrat que l'on apprête,
Nous viendrons tous pour faire fête,
Et, comm' c'est l'usage, entre nous,
Boire à la santé des époux.

KÉROUEC.

A la bonne heure !... Au diable la pêche, aujourd'hui !... d'ailleurs ce chien de vent d'ouest nous tient toujours à la cape.

PRIMAUQUET.

J'crois bien qu'il n'y aura rien à faire d'la journée pour vous, mes braves pêcheurs.

KÉROUEC.

Et mieux vauz se gaudir entre amis, que d'attendre le revirement de brise, les bras croisés et le nez au vent, n'est-ce pas, père Primaquet ?

PRIMAUQUET.

Ah ! ça, c'est donc décidément aujourd'hui les accordailles?... Sois tranquille, en ma qualité de sonneur, je soignerai le carillon, dig, din, don.

CHALUMEL, à part.

Din, don, din, don, c'est moi qui le suis... de la noce.

PRIMAUQUET.

C'est bien heureux, tout de même, que t'aies pas parti de ce temps-là, tu n'aurais pas rentré aujourd'hui.

KÉROUEC.

Bah ! laissez donc, si une fois j'avais pu gagner le large... est-ce qu'on ne manœuvre pas comme on veut avec la *Louise-Maris* ?... en voilà une barque... ça nage comme un pingouin, et ça file sur la lame comme une mouette. Depuis qu'elle est payée, je la trouve encore plus belle !

CHALUMEL, à part.

Est-il content ! Vieux pêcheur endurci... va !

PRIMAUQUET.

Ah ! t'as payé ce vieux cormoran qui te chicanait ?

KÉROUEC.

Dieu merci ! et grace à mon gendre...

CHALUMEL, à part.

Oui, c'est lui qui a tout payé l'égoïste !

KÉROUEC.

Sans lui, mes pauvres amis, j'étais ruiné, perdu... Ah ! quel brave garçon... Tous ses amis le croyaient mort... et c'est bien le bon Dieu qui l'a conservé pour nous. Blessé et pris dans une embuscade à côté de mon pauvre Mathieu... qui n'en est pas revenu, lui, Benoit n'a dû la vie qu'au besoin que les Arabes avaient de faire des échanges, sans ça ils ne lui auraient pas fait de grâce... et vrai, ça serait un digne garçon de moins.

CHALUMEL, à part.

Si j'avais été Bédouin, je ne l'aurais pas lâché, moi.

PAMÉLA, à la cantonade.

Merci, merci, ne vous dérangez pas.

KÉROUEC.

Qui vient là ?

CHALUMEL.

Oh ! la générale... je me sauve !... (Il sort.)

KÉROUEC.

Comment, arrivée de ce matin, elle nous fait

déjà l'honneur de venir parmi nous... la v'là, la v'là... chapeaux bas !

.....

SCÈNE VIII.

PÊCHEURS, PAMÉLA, KÉROUEC, PRIMAUQUET, PÊCHEURS.

PAMÉLA.

Bonjour, mes amis... bonjour, mes paysans... Ah ! quels affreux chemins pour venir jusqu'ici... obligée de quitter ma voiture... Donnez-moi donc un siège... les jambes me rentrent dans le ventre.

KÉROUEC.

C'est beaucoup d'honneur !

PAMÉLA.

Ah ! ça, qu'est-ce que j'apprends... comment, le jour même de mon arrivée, il y a un mariage, des accordailles ?

KÉROUEC.

Celles de ma fille.

PAMÉLA.

Je veux être de la noce.

KÉROUEC.

Oh ! madame la générale, vous consentiriez ?...

PAMÉLA.

A me mêler à vos jeux... Mais, certainement, c'est pour vous, mes paysans, que je m'ai arrachée des bras de ma noble famille qui voulait me retenir dans ses nombreux châteaux... Mais va te faire lan-laïre, que je lui ai dit : j'aime mieux vivre au milieu de mes paysans, boire du lait, manger des sardines fraîches et faire des farces... A propos de farce, où est donc le petit Chalumel, je ne le vois pas ?

KÉROUEC.

Il était là tout à l'heure.

PAMÉLA.

Je m'intéresse à ce petit bonhomme... j'ai déjà commencé son éducation aux bains de mer du Croisic... où je me suis arrêtée quelques jours avant d'entrer dans mes domaines... Ah ! je tiens à l'instruction... Envoyez-vous vos enfants à l'école, paysans ?...

KÉROUEC.

Oh ! à présent, tous...

PAMÉLA.

C'est bien.

KÉROUEC.

Si on y manquait... la bonne Marie se fâcherait tout de bon.

PAMÉLA.

La bonne Marie ?... qu'est-ce que c'est que ça ?... Ah ! votre grand'mère ?

KÉROUEC.

Du tout, c'est la nièce de M^{me} la supérieure, c'est le bon ange du pays !

PAMÉLA.

Eh bien ! et moi, qu'est-ce que je serai donc ?... je veux être un ange aussi.

KEROUEC.

Ah ! dam !... la baronne... la générale... mais Marie !... c'est notre sainte, notre madone... Si vous saviez tout le bien qu'elle a fait dans le pays depuis six mois qu'elle l'habite...

PAMÉLA.

Paysans, paysans, prenez garde, vous êtes simples et naïfs, il est facile de vous entortiller.

KEROUEC.

Oh ! que non !...

PAMÉLA.

Faut vous défier de ces saintes nitouches... j'en ai connu une, moi...

KÉROUEC.

Vous ?...

PAMÉLA.

Oui, une couturière... que je protégeais à cause de ses vertus... c'était une vraie sainte dans sa niche... ce qui ne l'a pas empêchée d'en faire à son futur... des niches...

KEROUEC.

Oh ! c'était pas comme...

PAMÉLA.

Si bien que le pauvre amoureux, furieux... l'a plantée là la veille de son mariage, et sans regarder derrière lui, il est allé tout droit se faire tuer en Afrique.

KEROUEC.

Tuer !...

PAMÉLA.

Un joli garçon, encore mieux que Chalumel.

KÉROUEC.

Ce n'est pas étonnant, Chalumel n'est pas beau.

PAMÉLA.

Ah ! il est gentil, il est gentil... Mais occupons-nous de vous... quand je suis arrivée vous parlez...

KEROUEC.

De mon gendre futur... un joli garçon.

PAMÉLA.

Ah ! ah !...

KEROUEC.

Et puis, un gaillard...

PAMÉLA.

Ah ! bah !...

KÉROUEC.

Il a déjà servi.

PAMÉLA.

Il est d'occasion... c'est un veuf...

KEROUEC.

Non, il est militaire...

PAMÉLA.

Ah ! très bien !

KEROUEC.

Et décoré, pour avoir sauvé la vie à un général qui est mort... plus tard...

PAMÉLA.

J'aime les militaires !

KEROUEC.

C'est bien naturel, une générale...

PAMÉLA.

Dites à votre gendre que je veux le voir... je lui ferai peut-être du bien.

KEROUEC.

Vous êtes bien bonne !... Tenez, justement je l'entends...

PAMÉLA, prenant son éventail.

Présentez-le-moi.

SCÈNE IX.

PAMÉLA, KEROUEC, BENOIT, BRIGITTE,
LES PÊCHEURS.

BENOIT.

Eh bien ! futur beau-père...

KEROUEC.

Chut !...

BENOIT.

Quoi donc ?

TOUS.

Chut !...

BENOIT.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?...

KEROUEC, avec mystère.

Voilà M^{me} la baronne de Rocenpierre, la nouvelle propriétaire du château.

BENOIT.

Qu'est-ce que c'est que cette baronne-là ?...

KEROUEC, bas, à Benoit.

La femme d'un général qui a plus de quatre francs à manger par jour... elle veut vous faire du bien.

BENOIT, arrangeant sa toilette.

Voilà ! voilà !...

KEROUEC.

Parlez-lui avec respect.

BENOIT.

On sait vivre...

PAMÉLA, à part.

Avec les militaires c'est un autre genre, je connais ça...

BENOIT.

Madame la baronne...

PAMÉLA.

Approchez, mon camarade.

BENOIT, se retournant vers Kerouec.

Elle n'est pas fière....

PAMÉLA, se retournant vers Benoit.

C'est donc vous qui allez épouser une de mes paysannes ?...

BENOIT, s'avançant.

Ah !...

Ciel !...

Paméla !...

Benoît !

PAMÉLA.

BENOIT.

PAMÉLA.

ENSEMBLE.

AIR de Wallace.

PAMÉLA.

Je demeure tremblante.
Qui ! vous, vous dans ces lieux ?
O rencontre étonnante !
Ça tient du merveilleux !
Ah ! c'est vraiment miraculeux !

BENOIT.

O rencontre étonnante !
Paméla dans ces lieux...
Quoi ! c'est vous, ma charmante !
Ça tient du merveilleux...
Oui, c'est vraiment miraculeux !

TOUS.

Quelle chose étonnante...
Ils s' connaissaient tous deux...
Rencontre surprenante !
Ça tient du merveilleux !
Oui, c'est vraiment miraculeux !

PAMÉLA.

Grand Dieu ! quelle aventure !
Non, je ne puis le croire encor...

BENOIT.

C'est moi, c'est moi-même, je vous l' jure,
Que je meure si je suis mort !

REPRISE ENSEMBLE.

BENOIT.

Eh ! comment ça va-t-il... petite mère?...
BRIGITTE.

Petite mère !...

KEROUEC, le tirant par son habit.

Qu'est-ce que vous faites donc, mon gendre ?
BENOIT.

Laissez donc !... il y a long-temps que nous nous connaissons.

PAMÉLA, à part.

Je vais m'évanouir...
BENOIT.

N'est-ce pas, baronne ?
PAMÉLA, bas à Benoit.

De grâce ! mon petit, pas un mot...
KEROUEC, bas à Brigitte.

A-t-il de la facilité pour parler aux grandes dames !
PAMÉLA, qui a passé près de Kerouec.*

Cette familiarité vous étonne, bonnes gens...
Mais apprenez que ce brave militaire a sauvé la vie à mon époux dans le combat de la six cranes.

* Benoit, Paméla, Kerouec, Brigitte.

BENOIT, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit ?...

KEROUEC.

Comment, ce général ?
PAMÉLA.

C'était mon époux... (Montrant Benoit.) Et depuis ce temps, cet intrépide troupière a toujours été notre ami !

BENOIT, à part.

Que diable ! conte-t-elle là ?...

PAMÉLA, à Benoit.

Que je suis heureuse de vous revoir, mon brave Benoit ! Nous déjeunerons ensemble.

BENOIT.

Impossible... je ne puis m'éloigner... mais avec la permission du beau-père, je vous invite.

KEROUEC.

Comment donc ?...

BRIGITTE.

Si madame nous fait cet honneur, il y a là-dedans tout ce qu'il faut, le déjeuner sera bientôt prêt.

BENOIT.

En tête-à-tête, ça ne vous effraie pas ?...

PAMÉLA.

Ça me convient, j'ai tant de choses à vous dire... (A Brigitte.) Mais pas de cérémonie.

BRIGITTE.

A la campagne on n'en fait pas... seulement ce qu'on a, on l'offre de bon cœur.

PAMÉLA.

Eh bien ! c'est cela ; demain ce sera mon tour, la noce déjeunera chez moi avant de se rendre chez M. le maire.

BRIGITTE et **KEROUEC.**

Oh ! madame la baronne !
PAMÉLA.

Pas de façon... j'emménage aujourd'hui dans mon château de Rocenpierre, et demain nous y pendrons la crémaillère.

BENOIT.

J'accepte.

KEROUEC.

Nous acceptons... En attendant, mère, j' vas vous aider à mettre la table.

BRIGITTE.

C'est ça, et puis j'irai dans le courtil cueillir quelques fruits....
PAMÉLA.

Des poires d'Angleterre, je les adore !... Il doit y en avoir en Bretagne.

KEROUEC.

Pendant ce temps, les amis vont faire un bout de toilette, et encapeler leurs habits des dimanches. Allons, ne perdons pas de temps, les enfants.

CŒUR.

AIR du Fidèle berger.

A ce contrat que l'on apprête,
 Nous reviendrons pour faire fête,
 Et, comm' c'est l'usage entre nous,
 Boire à la santé des époux.

BENOIT.

Pour mettr' chacun de belle humeur.
 J' f'rai v'nir deux tonnes du meilleur.

KEROUEC.

Bien ! l'eau n' défend pas au marin
 D'aimer un peu l' bon vin !

TOUS.

A ce contrat, etc.

SCÈNE X.

BENOIT, PAMÉLA.

PAMÉLA.

Ah ! ça, maintenant que nous voilà seuls., que
 je vous regarde... je n'en reviens pas.

BENOIT.

Ni moi...

PAMÉLA.

Vous êtes vivant !...

BENOIT.

Vous êtes veuve ?...

PAMÉLA.

D'un général.

BENOIT.

Celui de l'Ambigu ?

PAMÉLA.

Devant le bureau des cannes.

BENOIT.

Mais c'est un conte.

PAMÉLA.

Des *Mille et une nuits*... mais ce qu'y a de plus
 étonnant... c'est de vous revoir, vous, qu'on
 croyait tout à fait mort.

BENOIT.

Je ne l'étais qu'un peu, et c' n'est pas ma faute...
 Mon intention était de me faire tuer à la première
 affaire; je n'y réussis qu'à moitié... blessé, pri-
 sonnier... on me crut mort, et comme je n'avais
 ni la possibilité, ni la volonté de détromper per-
 sonne... c'est ce qui a causé votre erreur.

PAMÉLA.

Que votre sœur a dû être heureuse de votre ré-
 tour !

BENOIT, avec amertume.

Elle ?...

PAMÉLA.

Songez donc, partir si brusquement, sans rien
 dire à personne... Cette pauvre Julie a-t-elle fait
 des démarches pour savoir où vous étiez passé !...

et la première nouvelle qu'elle parvient à obtenir
 lui annonce en même temps et votre enrôlement
 et votre mort... Quel chagrin pour elle qui vous
 aimait tant !

BENOIT, avec amertume.

Laissez donc ! l'amitié... le dévouement... c'est
 comme l'amour... est-ce qu'il faut croire à ces ha-
 livernes-là ?

PAMÉLA.

Cependant, Julie...

BENOIT.

Julie ! vous ne savez donc pas chez qui elle a
 accepté une place de demoiselle de compagnie ?...

PAMÉLA.

Non...

BENOIT.

Je l'ai appris, moi... Chez M^{me} Desroches, chez
 la mère de M. Charles... Elle ! ma sœur... sans
 égards pour moi, entrer dans une maison... Mais
 ne parlons pas de ça, Julie m'a oublié... comme
 l'autre... eh bien ! chacun de son côté...

PAMÉLA.

Vous n'avez pas vu votre sœur ?

BENOIT.

Non ; j'ai juré d'oublier ceux qui m'ont oublié
 les premiers ; je n'ai pas besoin d'eux pour être
 heureux, moi... et la preuve c'est que je me marie
 ici.

PAMÉLA.

C'est vrai, vous vous mariez.

BENOIT.

Pour me créer une nouvelle famille, pour être
 utile à de bonnes gens, et surtout par reconnais-
 sance pour un brave ami, tombé à mes côtés en
 me défendant... C'est si rare les amis qui ne vous
 abandonnent pas !... aussi c'est un devoir pour
 moi de le remplacer ici, d'être ce qu'il aurait été...
 le soutien de sa famille... c'est pour ça que j'épouse
 sa sœur... Pauvre Mathieu ! s'il voit ça de là-haut,
 il sera content de moi.

PAMÉLA.

Et puis la petite est gentille, je comprends qu'on
 en soit amoureux.

BENOIT.

Amoureux ! non, je ne l'ai été qu'une fois en
 ma vie... et vous savez si ça m'a réussi.

PAMÉLA.

Ah ! oui... vous y pensez toujours ?...

BENOIT.

Moi ? par exemple !...

PAMÉLA.

Vous ne voulez pas en convenir avec moi... vous
 avez tort, je comprends les faiblesses du cœur.

BENOIT, brusquement.

Non, je vous dis... Et tenez, n'en parlons plus...
 je n'aime pas à m'occuper de cette femme-là... je
 l'ai oubliée... c'est fini... n'en parlons plus.

PAMÉLA.

Comme vous voudrez... n'en parlons plus...

BENOIT.

Est-ce que vous la voyez toujours ?...

PAMÉLA.

Du tout, vous concevez, lancée dans un monde supérieur, j'ai perdu de vue toutes ces demoiselles. Je ne me soucierais même pas de les rencontrer... à cause de mon ancien état, ça pourrait compromettre ma position.

BENOIT.

Vous ignorez donc qu'il y en a une dans le pays ?

PAMÉLA.

Dans le pays ! Qui donc ?

BENOIT.

Elle.

PAMÉLA.

Elle... Marie ?...

BENOIT.

Elle-même.

PAMÉLA.

Dans ce pays... mais je la croyais retirée près de sa tante.

BENOIT.

Précisément... près de sa tante, la sœur Marthe, devenue supérieure à l'abbaye ici près.

PAMÉLA.

Diable ! diable ! je ne voudrais pas être reconnue par elle, ni vous probablement ?...

BENOIT.

Au contraire.

PAMÉLA.

Comment ?...

BENOIT.

Oui, je l'avoue, j'éprouve une certaine joie à venir me marier ici... près d'elle, sous ses yeux.

PAMÉLA.

Ah ! bah !...

BENOIT.

Elle le saura... elle saura que je l'ai oubliée, que j'en aime une autre à mon tour... Oui, j'aimerai ma femme, je l'adorerai exprès pour me venger... je serai le modèle des maris... alors elle verra ce qu'elle a perdu... et elle me regrettera.

PAMÉLA.

Aie ! aie ! prenez garde, mon petit, je connais ça : la haine est moins loin de l'amour que l'indifférence, comme disait mon général.

BENOIT.

Oh ! pour ça, soyez tranquille, c'est fini, bien fini, Dieu merci ! Vous voyez bien que je ne m'en occupe pas... que je n'y pense plus... (Il remonte la scène, jouant l'indifférence.) Et la preuve... Voyons, parlons d'autre chose. (Il est redescendu à la gauche de Paméla.) De vous, par exemple, de votre présence ici. *

PAMÉLA.

Ah ! vous rouvrez mes blessures.

BENOIT.

Mais je ne vous vois pas trop à plaindre, il paraît que le général était un bon enfant.

* Paméla, Benoit.

PAMÉLA.

Je l'aimais.

BENOIT.

Pour tout de bon ?

PAMÉLA.

Pour tout de bon. Je ne vous dirai pas par quelle suite de séductions cet aimable vieillard a su charmer mon cœur : il avait trente mille livres de rentes, et en mourant, ce digne époux me laissa le soin de le pleurer... ce que je fais en dépensant la fortune qu'il m'a laissée, pour honorer sa mémoire.

SCÈNE XI.

KEROUEC, PAMÉLA, BENOIT.

KEROUEC.

Madame la baronne, tout est prêt.

PAMÉLA.

Merci, monsieur Kerouec. Venez-vous, Benoit ?

BENOIT.

Je suis à vos ordres.

SCÈNE XII.

KEROUEC, seul.

Allons, allons, tout marche à merveille... Pauvre mère ! elle n'aura plus de chagrin maintenant... et Georgette donc...

CHALUMEL, criant en dehors.

Papa Kerouec !... grand-mère Brigitte ! mademoiselle Georgette !...

KEROUEC.

Qu'est-ce qu'il a donc ce braillard-là ?

SCÈNE XIII.

KEROUEC, CHALUMEL, tout effaré, GEORGETTE.

CHALUMEL.

Une chaise... un banc... un tabouret...

GEORGETTE.

Eh bien quoi ?... qu'y a-t-il ?...

KEROUEC.

Qu'as-tu donc ?...

CHALUMEL.

J'étouffe !

GEORGETTE.

Vite un verre d'eau.

CHALUMEL.

Non, un verre de vin.

GEORGETTE.

Je n'ai que de l'eau.

CHALUMEL.
Alors je ne boirai pas.
KEROUEC.
Mais d'où vient cet air effaré?...
CHALUMEL.
La petite de la mère Simonne vient de tomber dans la rivière.
KEROUEC, GEORGETTE.
Dans la rivière!... courons.
CHALUMEL, les retenant.
Ce n'est pas la peine, tout est fini.
KEROUEC, GEORGETTE.
Fin!
CHALUMEL.
Oui, c'est épouvantable seulement d'y penser.
GEORGETTE.
Ah! cette pauvre petite!... Et sa mère?...
CHALUMEL.
Sa mère... elle pleurait, elle sautait de joie, de bonheur, était-elle heureuse!...
KEROUEC.
Es-tu fou?...
GEORGETTE.
Sa fille noyée... et elle...
CHALUMEL.
Noyée!... j'ai pas dit ça.
GEORGETTE.
Elle est donc sauvée?...
CHALUMEL.
La mère et l'enfant se portent bien, j'étais là, ainsi...
KEROUEC.
Bien, très bien, Chalumel.
GEORGETTE.
Oh! oui, très bien.
KEROUEC.
Tu t'es précipité?...
CHALUMEL.
Non, ce n'est pas moi.
KEROUEC.
Qui donc?

SCÈNE XIV.

KEROUEC, BRIGITTE, GEORGETTE,
CHALUMEL.

BRIGITTE, qui entre sur les derniers mots.
Qui?... Est-ce que ça se demande?... quand il y a du bien à faire, du dévouement à montrer, est-ce que ce n'est pas toujours notre bonne Marie?
KEROUEC et GEORGETTE.
Marie!...
BRIGITTE.
Oui, oui, Marie. J'en suis encore toute saisie d'admiration. J'étais là, au bout du courtill, cherchant quelques beaux fruits pour M^{me} la baronne,

lorsque sur le bord de la rivière, j'entends les cris :
Au secours! au secours!...

CHALUMEL, avec orgueil.
C'est moi qui criais : au secours! c'est moi!
BRIGITTE.
Je regarde et je vois la petite Simonnette au milieu de la rivière.
KEROUEC, à Chalumel.
Tu étais là, et tu n'as pas sauté à la nage?
CHALUMEL.
Oh! si je n'avais pas eu mes habits neufs.
KEROUEC.
Poltron!
CHALUMEL.
Poltron?... mais j'ai crié au secours... Que diable! on ne peut pas tout faire.

BRIGITTE.
Je ne me soutenais plus, je ne respirais plus... quand tout à coup, je vois une femme courir sur la rive opposée... c'était Marie. Ah! elle n'a pas hésité, allez. Voir le danger, sauter dans une barque, la détacher du bord, c'est fait en un clin d'œil... mais ses pauvres mains étaient trop faibles pour tenir l'aviron... c'est égal, elle s'abandonne au courant... la barque tournait, tournait, que ça faisait frémir... c'étaient des cris sur le rivage!... Mais elle, à genoux, dans sa coquille de noix, nous rassurait d'une main, et de l'autre nous montrait le ciel... elle avait bien raison; c'est le ciel qui l'a conduite vers la pauvre petite. Marie la ramène à elle... mais le courant si rapide entraînait toujours la barque... elle gagnait l'embouchure et allait se trouver jetée dans la grande mer, lorsque passant près d'un bateau pêcheur qui était à l'ancre, Marie s'y accroche vigoureusement, c'te pauvre petite si frêle, si mignonne, ses mains étaient comme deux anneaux de fer, elle ne lâchait pas prise... le dépôt qu'elle avait à nous rendre doublait ses forces et son énergie, et malgré le vent, malgré le tourbillon, elle a tenu ferme jusqu'à ce que Baptiste et Pascal aient ramé jusqu'à elle... Oh! alors c'a été des cris de joie, de bonheur, et d'admiration pour Marie, qui, tenant l'enfant dans ses bras, s'est jeté à deux genoux sur le rivage. Oh! le bon Dieu doit être content, car nous l'avons remercié tous, et de bien bon cœur.

GEORGETTE.
Excellente Marie!
KEROUEC.
Allons à sa rencontre.
CHALUMEL.
Voilà qui vous l'annonce.

(Cris: Vive M^{me} Marie.)

SCÈNE XV.

KEROUEC, BRIGITTE, MARIE, GEORGETTE, CHALUMEL, PÊCHEURS, au fond en dehors; PARENTS et AMIS, au fond à l'intérieur. Ils sont entrés par le fond à gauche.

TOUS.

Vive Marie!

MARIE.

Assez, assez, mes amis, je vous en conjure...

CHALUMEL.

Vive mademoiselle Marie!

MARIE.

Chalumel... au moins ne criez pas si fort.

KEROUEC.

Lorsqu'il s'agit de dire le bien que vous faites, nous r'trouvons tous de fameux poumons.

CHALUMEL.

Et quand la petite Simonette sera grande, ça f'ra une braillarde de plus.

UN PAYSAN, venant du fond à gauche.

Monsieur Kerouec, le notaire vient d'arriver.

KEROUEC.

Où est-il?...

LE PAYSAN, montrant la porte à gauche.

Là, chez vous. Il est entré par la ruelle St-Eustache à cause de sa carriole.

KEROUEC, à Marie.

Comme c'est heureux que vous soyez de retour! vous signerez la première au contrat.

MARIE.

De tout mon cœur.

KEROUEC.

Ça portera bonheur aux époux.

(Il remonte la scène.)

MARIE, à Georgette.

Georgette sera heureuse, je l'espère.

GEORGETTE, bas à Marie.

Je voudrais vous parler seule.

CHALUMEL, bas à Marie.

J'aurais deux mots à vous dire en particulier.

KEROUEC.

Allons, enfans, le notaire nous attend; que les parens entrent là-dedans; quant aux amis, ils ne m'en voudront pas de les quitter. Allons, Georgette.

MARIE.

Tout à l'heure nous vous rejoindrons, j'ai à lui parler.

KEROUEC.

Quelque bon conseil à lui donner, c'est sûr.

BRIGITTE.

Nous vous la laissons.

CHOEUR.

AIR: de Robert (le jeu, le vin).

Partons, amis, il faut que pour la fête

MARIE.

Ici chacun fasse tous ses apprêts.

Pour nous trouver à l'hymen qui s'apprête,

Où, sans retard bientôt nous serons prêts.

(Kerouec, Brigitte et les amis entrent par la porte à gauche, les autres sortent au fond à droite et à gauche.)

SCÈNE XVI.

CHALUMEL, MARIE, GEORGETTE.

MARIE.

Qu'est-ce donc mes amis?... vous voulez me parler.

CHALUMEL et GEORGETTE.

Où, mademoiselle.

MARIE.

Eh bien! je vous écoute.

CHALUMEL et GEORGETTE.

Vous saurez d'abord que mon père veut absolument...

MARIE.

Parlez chacun à votre tour.

CHALUMEL et GEORGETTE.

C'est ça, chacun à notre tour: commencez Chalumel, et expliquez à M^{lle} Marie que si elle ne vient pas à notre secours, nous sommes perdus, et que nous comptons sur sa complaisance, sa bonté, son amitié, son...

MARIE.

Jusqu'à présent je ne vois pas trop... (Georgette et Chalumel se font des signes.) Voyons, parlez, Georgette.

GEORGETTE.

Vous savez que je me marie?

MARIE.

Où, eh bien?...

GEORGETTE.

Eh bien! c'est ce qui me chagrine.

MARIE.

Comment? vous qui étiez si contente de ce mariage, qui vantiez tant votre prétendu, qui en étiez si fière...

GEORGETTE.

Où, c'est vrai... car c'est un beau garçon... on ne peut pas lui refuser ça.

MARIE.

Oh! cela est la moindre des choses.

CHALUMEL.

Certainement que c'est la moindre des choses.

GEORGETTE.

Un homme d'honneur, comme dit mon père.

MARIE.

Ceci vaut mieux.

GEORGETTE.

Brave, généreux, dévoué... très galant, et très aimable avec moi.

CHALUMEL.

C'est vrai, il a toutes les qualités, ce brigand-là.
GEORGETTE.

Et certainement, je l'aimerais beaucoup, beaucoup...

MARIE.

Eh bien ! alors...

GEORGETTE.

Ah ! voilà, c'est qu'il y en a un autre que j'aime davantage.

MARIE.

Un autre ?...

CHALUMEL.

Et l'autre, c'est moi.

MARIE.

Vous ! (A Georgette.) Mais votre père ne vous a pas contrainte... enfant, quel caprice ?...

GEORGETTE.

Dam ! est-ce que je pouvais penser qu'ça me reprendrait pour Chalumel.

CHALUMEL.

Est-ce qu'elle pouvait penser qu'ça lui reprendrait pour Chalumel ?

MARIE.

Mais que voulez-vous de moi alors ?

GEORGETTE.

Que vous parliez à mon père, il a tant de confiance en vous.

MARIE.

Il a raison, cette confiance je ne la trahirai pas. Moi, vous encourager à la désobéissance, à l'oubli de vos devoirs ! n'y comptez pas, Georgette... en vous choisissant ce mari, votre père a eu des raisons graves sans doute.

CHALUMEL.

Du tout... Ses raisons à lui n'ont pas le sens commun. Il prétend qu'on ne peut pas jouir de l'existence quand on n'a pas de quoi vivre... Mais est-ce que l'amour ne tient pas lieu de tout ? Est-ce qu'il ne vous rend pas bête ?... est-ce qu'il ne vous ôte pas jusqu'à l'appétit ?... alors à quoi sert l'argent quand on aime ?

MARIE.

Mais les charges d'un ménage, les enfans...

CHALUMEL.

Les enfans ? ils joueront tant qu'ils seront petits ; plus tard l'amour viendra, et ils n'auront plus faim.

MARIE.

Vous êtes fou, Chalumel !...

CHALUMEL.

D'ailleurs, Georgette ne tient pas à l'argent...

GEORGETTE.

Oh ! ça c'est vrai.

AIR de Partie et Revanche.

Je ne tiens pas à la richesse ;
En dot, moi je n'apporte rien ;
J' s'rais l'obligée et ça me blesse,

Et puisqu'on dit, vous l' savez bien,
Qu'il faut d' l'égalité dans l' bien,
Que c'est c' qui fait le bon ménage.
Je d'vais alors penser à lui.
Car je n'ai rien...

CHALUMEL.

Je n'ai pas davantage.

GEORGETTE.

Voilà pourquoi je l'ai choisi. (bis.)

CHALUMEL.

Oui, c'est pour ça, qu'elle m'a choisi.

GEORGETTE.

Si c'est pas lui que j'épouse, d'abord notre parti est pris.

MARIE.

Quel est-il ?

CHALUMEL.

Non, non, nous ne vous le dirons pas, personne ne doit savoir que nous avons l'intention de nous faire périr.

MARIE.

Qu'est-ce que j'entends-là ?...

GEORGETTE.

Nous y sommes décidés.

CHALUMEL.

Oui... elle y est décidée.

MARIE.

Georgette !... ah ! c'est mal une telle pensée.

GEORGETTE.

Ça vous est bien facile à dire, vous, mademoiselle Marie, vous ne savez pas ce que c'est que d'être séparée de celui qu'on aime.

CHALUMEL.

Vous n'avez pas eu de Chalumel, vous ?...

MARIE.

Eh bien ! si à mon tour je vous citais l'exemple d'une pauvre fille qui a beaucoup souffert... beaucoup pleuré... mais qui a su vivre et porter le fardeau de ses peines, sans murmurer.

GEORGETTE.

Je dirais que le courage lui a peut-être manqué.

MARIE.

Le courage lui a manqué !... Oh ! détrompez-vous, il lui en a fallu pour vivre... Oui, Georgette, celle que vous accusez de lâcheté a mis son espoir en Dieu, et, morte aux joies, aux erreurs de la terre, elle a résolu d'embrasser un état dont la noble mission est de sauver l'existence de son semblable aux dépens de la sienne, et dont la dernière récompense est de voir sa vie ignorée... s'éteindre lentement au chevet du malheureux qu'elle a sauvé.

CHALUMEL.

C'est donc une sœur de charité ?...

MARIE.

Oui, mon ami, elle espère du moins le devenir.

GEORGETTE.

Et celui qu'elle aimait ?...

MARIE.

Il est mort.

GEORGETTE.

Mort !...

MARIE.

Et sa dernière parole a peut-être été une malediction pour la pauvre fille.

GEORGETTE.

Et elle a pu vivre avec des peines comme celles-là... elle avait bien de la vertu.

MARIE.

Elle avait le sentiment de ses devoirs, et cela suffit.

AIR : de l'Ermité de Saint-Avello.

Si vous saviez quelle douleur amère
Peut apaiser un salut devoir rempli !
Vivre pour tous, soulager la misère,
Voilà le but par Dieu même établi.
Amis, le bien que l'on fait dans la vie
Peut adoucir les plus tristes revers,
Il nous console, et par lui l'on oublie
Tous les maux que l'on a soufferts.

GEORGETTE.

Eh bien ! ça suffit, je vivrai.

CHALUMEL.

Et moi aussi.

GEORGETTE.

Mais alors je me ferai sœur de charité.

CHALUMEL.

Et moi, aussi... c'est-à-dire... enfin, oui, au moins je pourrai toujours aimer sœur Georgette... j'aime mieux la voir fille toute ma vie, que de la voir la femme d'un autre.

GEORGETTE.

Eh bien ! nous abandonnez-vous ?

MARIE.

Vous abandonner ? non, car je suis votre amie, et je dois vous soutenir, vous encourager dans vos devoirs... Croyez-moi, Georgette, du courage et obéissez. Ce mariage, il sauve votre famille, c'est un bonheur pour votre père... Votre père, ne ferez vous rien pour lui ?

GEORGETTE.

Oh ! si.

MARIE.

Et cette pauvre grand'mère qui vous aime tant, voudriez-vous la voir réduite à la misère ?

GEORGETTE.

Par exemple !... ma bonne maman Brigitte !

MARIE.

Et pourtant, voilà ce que vous alliez faire en refusant, en offensant leur bienfaiteur qui s'éloignerait, vous retirerait son appui.

GEORGETTE.

Je n'avais pas pensé à tout ça.

MARIE.

C'est bien, je vois que vous êtes une bonne fille, que vous me comprenez.

GEORGETTE.

Où, où, c'est fini, je ne dirai plus rien, je ne me plaindrai plus de rien... mais vous pourriez toujours parler à mon prétendu... qui sait ? vous le convaincriez peut-être.

MARIE.

C'est une mission bien difficile.

CHALUMEL.

Non ; en le décidant sans que ça paraisse, il ne se doutera de rien, comme ça, ça ne le fâchera pas.

MARIE, à Georgette en lui prenant la main.

Eh bien ! soit... mais s'il refuse ?...

GEORGETTE.

Alors j'obéirai... Mais Chalumel.

MARIE.

Chalumel est un honnête garçon, qui ne voudrait pas causer le malheur de deux familles.

CHALUMEL.

Vous êtes bien bonne.

MARIE.

Il prouvera qu'il a un bon cœur, que ce n'est pas un égoïste, et tout le monde l'aimera, l'estimera.

CHALUMEL.

Vous croyez ?

MARIE.

Assurément, et ce sera votre consolation.

CHALUMEL.

Alors, du moment que c'est une consolation, je n'ai plus rien à dire.

MARIE.

Il comprendra même que son départ...

CHALUMEL.

Comment ! il faut que je m'en aille ?

MARIE.

Le repos de Georgette l'exige.

CHALUMEL, remontant la scène.

Eh bien ! alors, je m'en va*. Adieu, ma cousine. (Il l'embrasse.) J'peux l'embrasser...

GEORGETTE.

Adieu, Chalumel.

CHALUMEL, à Marie.

Jé ne vous remercie pas de c' que vous venez d' faire pour moi... si j' peux jamais de mon côté vous être utile... Ah ! ça m' fait penser que j'ai là...

MARIE.

Quoi donc ?

CHALUMEL.

Une lettre pour vous.

MARIE.

Pour moi ?...

CHALUMEL.

Le messager me l'a remise avant-hier, et me disant que c'était très pressé.

GEORGETTE.

Et vous la gardez dans votre poche ?...

MARIE.

Donnez, donnez donc.

* Marie, Chalumel, Georgette.

CHALUMEL.

Je l'ai oubliée... quoi ! . . . je l'ai oubliée , mais c'est égal , puisque vous savez que c'était très pressé, ça suffit.

MARIE, regardant la lettre, à part.

De Julie. (A Georgette.*) Allez , mon enfant , et du courage , c'est pour votre père.

(Elle a passé devant Georgette et a gagné l'extrême droite.)

CHALUMEL , embrassant Georgette qui entre par la gauche.

Je peux la rembrasser... Moi , j' vas préparer mon paquet , ça ne sera pas long , je n'ai que mon chapeau à prendre.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

MARIE, seule.

Une lettre de Julie !... (Regardant la suscription.) Oui, très pressée... Depuis quatre jours que je l'ai quittée, mariée, heureuse enfin... que peut-elle avoir à m'annoncer ? (Lisant.) « Ne prononce pas tes vœux. » Toujours son espoir de me ramener au monde. Eh ! qu'y ferais-je ?... n'est-il pas vide pour moi ? « Ne prononce pas tes vœux... mon frère existe. » Que dit-elle ! « Mon frère existe, il est près de toi, au pays de ma tante Margaret, à Montoire, près de toi, sans le savoir sans doute. » Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! vous avez eu pitié de moi ! « Mon mari et moi, nous voyagerons nuit et jour pour vous retrouver, et vous réunir tous deux. » Tu sauras comment cette nouvelle m'est parvenue. Il est bientôt cinq heures ; si je tarde, ma lettre ne partira pas aujourd'hui. Adieu, l'heure me presse, ta sœur, ton amie, JULIE DESROCHES. » Oh ! mon Dieu ! est-ce un songe... il existe !... il est près de moi ! Benoit, Benoit !... Ah ! j'ai peine à me soutenir... la joie, le bonheur. Merci, merci, mon Dieu !... il existe, et je puis tout lui dire maintenant, sa sœur mariée, son honneur sauvé par moi... oui, par moi qu'il soupçonnait, et qui me dévouais pour lui et pour elle...

* Chalumel, Georgette, Marie.

Ah ! comme il va m'aimer, se repentir, demander grace ! et moi, je lui pardonnerai, je suis trop heureuse pour me souvenir de ses torts.

KEROUEC, dans la coulisse.

Mettez-vous là, monsieur le notaire.

MARIE.

Ah ! mon Dieu, on va signer, et cette pauvre Georgette, dans mon bonheur, je l'oubliais.

KEROUEC, dans la coulisse.

Allons donc, mon gendre.

MARIE.

Vite entrons.

BENOIT, dans la coulisse.

Voilà, beau-père.

MARIE.

O ciel !... cette voix...

BENOIT.

Allons, ma petite femme.

MARIE.

Ah ! c'est lui, lui... et il en épouse une autre... Non, non, cela ne se peut pas, c'est moi, moi seule... (Elle court vers la porte.) Moi ! Mais cette autre il l'aime... Oui, oui, ils l'ont dit là, tout à l'heure... Ah ! malheureuse... je ne l'ai donc retrouvé que pour le perdre encore !

BRIGITTE, dans la coulisse.

Place, place aux mariés.

MARIE.

Le voilà... il approche... il signe... Ah ! plus d'espoir... puisqu'il m'oublie, puisqu'il en aime une autre, tout est fini pour moi... éloignons-nous... ne troublons pas son bonheur... fuyons. (Elle s'éloigne en chancelant.) Je ne puis... Mon Dieu, mon Dieu ! qu'ai-je donc fait, pour mériter tant de douleur ?... (Elle tombe accablée sur le seuil de la porte.)

(Le rideau baisse, pendant qu'on dit les mots suivants :)

TOUS, dans la coulisse.

Bravo, bravo, le marié !

KEROUEC, dans la coulisse.

Embrassez donc votre femme.

TOUS.

Oui, oui, embrassez... bravo, bravo ! (Rires.) ah ! ah !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente, à gauche, une vieille église. A droite, au premier plan, une grille conduisant au château.
A droite, au troisième plan, une croix de pierre. Au fond, une montagne praticable.

SCÈNE I.

CHALUMEL, venant par le premier plan, à gauche ;
PRIMAUQUET, venant par le premier plan, à droite.

PRIMAUQUET, sortant de l'avenue de gauche.
Tiens, c'est toi?... ouisque tu vas ?

CHALUMEL, qui est sorti de l'avenue de droite.
J' vas parler à M^{lle} Marie.

PRIMAUQUET.
Tu ne peux entrer à présent chez les dames religieuses.

CHALUMEL.
Puisque j' viens exprès pour parler à M^{lle} Marie.

PRIMAUQUET.
Eh bien ! tu n'as qu'à l'attendre ici, elle va bientôt se rendre à l'église pour la prière du matin.

CHALUMEL.
Elle n'est donc plus indisposée ?

PRIMAUQUET.
Non, Dieu merci !
CHALUMEL, passant à droite.
Ah ben ! tant mieux, car j'ai besoin d'elle et j' vas l'attendre.

PRIMAUQUET.
Eh bien ! mais tu ne te prépares donc pas pour la noce ?

CHALUMEL.
Moi?... par exemple !

PRIMAUQUET.
On va bientôt se rendre chez M. le maire.

CHALUMEL, montrant le château.
Oui ; et en attendant, Georgette est là, avec sa famille... chez M^{me} la générale, où la noce va déjeuner comme quatre... moi, seul, je jeûne et je pâtis.

PRIMAUQUET.
Au fait, tu perds une femme à ce mariage-là, toi...

CHALUMEL.
C'est c' qui m'exaspère... Oh ! ce Bennet... si je le rencontrais seul... et que j'osasse ..

PRIMAUQUET.
Oui, mais t'oses pas.

CHALUMEL.
C'est vrai... c'est pas par timidité, mais il me fait peur.. Il ne lui viendra donc pas une indis-

position subite à ce scélérat-là... une bonne maladie... A propos de bonne maladie, et votre ami le bedeau, est-il content de la sienne ?

PRIMAUQUET.
Oh ! il va bien à c't heure. Il est parti d'à ce matin chez sa sœur à Paimbœuf.

CHALUMEL.
Parti ? eh bien ! qu'est-ce que je vas faire de ça, moi ? (Il tire deux bouteilles de ses poches.)

PRIMAUQUET.
Quoi donc ?
CHALUMEL.
C'est notre *sérurgien* qui, en passant, m'a prié d' lui apporter ça, à ce vieux.

(Il montre une bouteille.)
PRIMAUQUET, lisant.

« Malaga. »
CHALUMEL.
Faut croire, ou quelque drogue comme ça.

PRIMAUQUET.
T'appelles ça des drogues, toi ?
CHALUMEL.
Dam ! puisque c'est le *sérurgien* qui l'a donné pour la maladie.

PRIMAUQUET.
C'est pas l'embarras... M. le curé, dans son dernier prône, a bien prouvé qu' toutes ces liqueurs-là étaient le poison de l'ame et du corps.

CHALUMEL.
Du poison !...
PRIMAUQUET.
Il avait raison, M. le curé, c'est bien ça qui m'a donné une inflammation que j'ai manqué en mourir.

CHALUMEL.
Vous buviez de ce poison ?...
PRIMAUQUET.
Pas du si bon que ça.

CHALUMEL.
Et vous n'en êtes pas mort ?
PRIMAUQUET.
Parce que je me suis arrêté à temps ; mais un peu plus, c'était fini... ça brûle le corps, quoi !
CHALUMEL, regardant les bouteilles.

Ah !...
PRIMAUQUET.
Mais tu me fais jaser là... et j' suis pressé, faut que j' soune pour le mariage de Georgette, et puis pour la grande cérémonie.

CHALUMEL.

Quelle cérémonie ?

PRIMAQUET.

Il parait qu' c'est aujourd'hui qu' M^{lle} Marie veut s' faire sœur...

CHALUMEL.

Comment ! c'te pauvre M^{lle} Marie va s' faire sœur ?...

PRIMAQUET.

De charité ! Ainsi, au revoir, j' va sonner mes cloches. (Il entre dans l'église.)

SCÈNE II.

CHALUMEL, seul.

Et moi j' vas rendre ce poison-là au docteur, après qu' j'aurai vu M^{lle} Marie... Dire que là-dans il y a de quoi se guérir de tous les maux... Si on avait du courage pourtant... A-t-on jamais vu ce *sérurgien* qui confie du poison à un amoureux désolé... Hum !... ne pensons pas à ça, ça donne des idées... noires... Ah ! v'là la générale.

SCÈNE III.

CHALUMEL, PAMÉLA, suivi d'un GROOM, venant du fond, à droite.

PAMÉLA.

Tiens !... c'est le petit Chalumel. (Au groom.) Almanzor, allez faire préparer le déjeuner... Ah ! mon groom, vous déballez la caisse qui contient mon perroquet et mon épagneul.

(Le groom entre au château.)

CHALUMEL, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit ? (Haut.) Un Espagnol dans une caisse ?

PAMÉLA.

Mon épagneul, un chien empaillé, pas plus haut que ça : il me vient du général... c'était une excellente bête !

CHALUMEL.

Le général ?

PAMÉLA.

Non, le petit chien. Pourquoi n'être pas venu ce matin m'apporter des fleurs, comme je te l'avais ordonné ?

CHALUMEL.

Ah ! j'y ai pensé, madame la baronne, j' les ai là.

PAMÉLA.

Sur ton cœur ?

CHALUMEL.

Non, dans ma poche...

PAMÉLA.

Je t'ai attendu, je voulais visiter avec toi mes prés, mon parc, mes bois.

LE DOMESTIQUE, sortant du château.

Madame, la noce est arrivée, on n'attend plus que le marié.

PAMÉLA.

Ç'est bien, je vais me rendre au salon. (A Chalumel.) Viens, mon petit Chalumel, viens ; tu déjeunes avec nous...

CHALUMEL.

Oh ! j' vas vous dire... je ne me soucie pas de me trouver avec tout ça.

PAMÉLA.

Pourquoi ?

CHALUMEL.

J'y serais trop triste.

PAMÉLA.

Tu n'as pas peur que Benoit en devine la cause ?

CHALUMEL.

Qu'est-ce que ça me fait donc ?... est-ce que je ne suis pas libre d'être malheureux sans sa permission, si ça m'plait à moi ?

PAMÉLA.

Malheureux ?... on ne l'est pas long-temps à ton âge.

CHALUMEL.

Au contraire, tant plus qu'on est jeune, tant plus qu'on a de temps à souffrir.

PAMÉLA.

Mais il y a des consolations...

CHALUMEL.

Oh ! non...

PAMÉLA.

Mais si. (A part.) Ça serait gentil un petit mari comme ça ! (Haut.) Enfant...

(Elle lui prend le menton et remonte un peu la scène.)

CHALUMEL, à part, passant à droite.

Toujours le menton.

PAMÉLA, redescendant.

En vérité, je ne conçois pas que tu regrettes cette petite villageoise !

CHALUMEL.

C'est que ça m'allait bien à moi qui suis villageois aussi.

PAMÉLA.

Tu n'as donc pas d'ambition ?... tu ne sais donc pas qu'on a vu des rois épouser des bergères ?

CHALUMEL.

Qu'est-ce que ça prouve ?

PAMÉLA.

Ça prouve qu'un simple paysan, jeune, bien fait... peut quelquefois épouser une grande dame !

CHALUMEL.

Ah ! bah !...

PAMÉLA.

Nous ne sommes pas si fières que tu le penses... Moi, par exemple, je suis veuve, riche, maîtresse

de ma main, j'aimerais à faire le bonheur d'un jeune rustre... à me l'attacher par les liens de la reconnaissance !

CHALUMEL, à part.

Ah ! elle voudrait m'attacher... mais je ne veux pas qu'on m'attache, moi...

PAMÉLA.

Ah ! quel regard tu me lances !

CHALUMEL.

Moi !...

PAMÉLA.

J'en ai trop dit peut-être .. tu m'as devinée... ça me rend toute honteuse...

CHALUMEL, remontant vivement, et à gauche.

Dam ! si je vous fais peur, je m'en vas, j'demande pas mieux.

PAMÉLA, marchant sur le devant de la scène, et à droite.

Comment ! t'en aller quand je t'invite !...

CHALUMEL.

Oh ! non, merci... j'ai pas l' temps.

PAMÉLA.

Paysan, vous êtes un jobardinos...

CHALUMEL, descendant la scène.

Plait-4f?...

PAMÉLA, entrant au château.

Un jobardinos... retenez bien cela.

SCÈNE IV.

CHALUMEL, ingénument.

Oui, M^{me} la baronne... Elle m'insupporte, cette femme... elle me crispe, elle me... (Au public.) C'est au point, monsieur, que sans le respect que je dois à son rang, je crois que je batterais la générale... c'est elle qui pousse au mariage... Heureusement qu'il y a encore de l'espoir... tant que les époux n'ont pas comparu devant Pécharpe de M. le maire, rien n'est fini... et puisque M^{me} Marie va mieux, il faut qu'elle tienne sa promesse, et qu'elle parie à mon rival... (Apercevant Marie qui, sortie du troisième plan, à droite, est près d'entrer à l'église.) Ah ! la v'là... (Appelant.) Mademoiselle Marie !

SCÈNE V.

MARIE, CHALUMEL.

MARIE, triste et abattue.

Ah ! c'est vous, Chalumel...

CHALUMEL, à part.

C'est singulier comme elle a l'air triste... qu'est-ce que ça s'rait donc si elle avait des peines de cœur comme moi !... (Haut.) J' vous attendais, mademoiselle.

MARIE, descendant vers lui.

Moi ?...

CHALUMEL.

Pour vous parler de la part de Georgette, et de ma part aussi... Car enfin, mademoiselle Marie, vous n'avez pas parlé hier à M. Benoit, comme vous l'aviez promis... mais il est encore temps.

MARIE.

Oh ! c'est impossible maintenant.

CHALUMEL.

Impossible !... mais pourquoi ?

MARIE.

Parce que M. Benoit aime Georgette.

CHALUMEL.

Mais je l'aime aussi moi, et vous n'êtes pas juste d'avoir des préférences pour un étranger.

MARIE.

Un étranger !

CHALUMEL.

Certainement... il y a un mois seulement, il ne connaissait pas ma cousine... c'est un mariage de convenance, parce qu'il a de l'argent et que Georgette n'en a pas.

MARIE.

Ah ! si je croyais !...

CHALUMEL.

Mais c'est sûr... On lui a dit : « Il y a là-bas une fille jeune, gentille, faut l'épouser, » et lui, qui n'avait pas d'occupation pour le moment, a répondu : « Je le veux bien. »

MARIE.

Mais, mon ami... cet espoir...

CHALUMEL.

Eh ben ! oui, j'ai de l'espoir... Voyez-vous, j'ai entendu des mots entre M. Benoit et M^{me} la générale, qui me font croire...

MARIE.

Quoi donc ?

CHALUMEL.

Qu'il aime moins Georgette que je l'ai cru d'abord.

MARIE, avec joie.

Oh ! si cela était...

CHALUMEL.

Faut voir toujours, faut voir... qu'est-ce qu'il en coûte ? D'ailleurs, si vous ne réussissez pas, le chagrin ne sera pas pour vous, il sera pour moi.

MARIE.

Mais, si c'était une illusion, si vous vous trompiez, Chalumel... Oh ! je le sens, je n'y survivrais pas.

CHALUMEL.

Oh ! bonne mademoiselle Marie, que vous êtes bonne de vous intéresser si vivement à moi... Justement le v'là là-bas au bout de l'avenue.

(En disant ces mots, il a passé à gauche, indiquant le premier plan par où il voit venir Benoit.)

MARIE.

Lui !

CHALUMEL.

Il vient au château pour le déjeuner, faut pas perdre de temps... je vous laisse... Mais parlez lui en conscience, car s'il veut toujours épouser... je fais un coup de ma tête. (A part.) J'ai pour ça tout ce qu'il faut dans ma poche.

(Il sort par la gauche.)

oo

SCÈNE VI.

MARIE, seule.

Il va venir... Mais que lui dirai-je, mon Dieu ? Ah ! je ne voulais pas le revoir, et pourtant si Chalumel disait vrai !... Je suis folle d'espérer encore... Il va venir, allons, du courage, sachons la vérité... s'il ne m'a pas oubliée, il saura tout ce que j'ai fait pour lui ; mais si c'est Georgette qu'il aime, oh ! alors je me tirai. (Montrant l'église.) Et là, ce soir, un serment solennel m'aura pour jamais séparée d'un monde où le bonheur n'est plus pour moi... alors il apprendra mon sacrifice, mais, du moins, je n'aurai pas demandé son bonheur en échange du mien... C'est lui...

oo

SCÈNE VII.

BENOIT, MARIE.

BENOIT, venant par le premier plan, à gauche. A part.
Marie ! enfin je la rencontre... Ah ! je vais donc pouvoir me venger...

MARIE, à part.

C'est lui que je revois... Ah ! je respire à peine.

BENOIT, à part.

Le cœur me bat, je crois... Allons, du courage.

MARIE, à part.

Il est ému... Mon Dieu ! m'aimerait-il encore ! (Haut et en allant à lui.) Benoit...

BENOIT.

Pardon, mademoiselle, ma future m'attend.

MARIE.

Oui, je le sais, vous allez vous marier... mais en acceptant cette union, vous ignoriez peut-être que Marie était aussi près de vous...

BENOIT, avec ironie.

Du tout, mademoiselle, l'éloge qu'on fait ici de vous, cette vertu que chacun admire, aurait suffi pour me l'apprendre, si je n'avais su d'avance que depuis six mois vous habitiez ce village.

MARIE.

Ah ! vous saviez...

BENOIT.

Oh ! par hasard. Je vous jure que je n'ai fait aucune question, aucune démarche...

MARIE.

Cet accueil... vous êtes toujours irrité contre moi... vous m'accusez encore... mais, grâce au ciel, maintenant...

BENOIT.

Maintenant, je ne vous en veux plus, mademoiselle, je ne vous demande aucune excuse... aucune justification... le passé est passé, j'ai tout oublié, et la preuve... c'est que, vous le voyez, je me marie avec Georgette.

MARIE.

Vous l'aimez donc ?

BENOIT.

Si je l'aime ?... Une jeune fille, douce, naïve et jolie... et qui tiendra fidèlement ses sermens. Aussi je n'ai qu'un but, qu'un espoir, c'est de la rendre heureuse, car je l'aime, je l'adore.

MARIE, à part.

Ah ! malheureuse !... il l'aime... tout est fini.

BENOIT.

Et puisque Georgette est votre amie, vous pourrez lui dire que son bonheur est confié à un galant homme... vous pourrez lui dire qu'on peut m'abuser, me trahir, mais que le parjure n'est jamais entré dans mon cœur, et c'est une vertu que vous devez comprendre, vous, mademoiselle.

MARIE.

Ah ! prenez pitié de moi, monsieur, prenez pitié de vous-même... si vous saviez la vérité...

BENOIT.

Est-ce que je ne la connais pas ?... est-ce que je n'ai pas des preuves que vous ne pouvez détruire ?... La vérité ! mais elle vous accable.

MARIE.

Elle me soutient au contraire ; oui, monsieur, c'est ma conscience qui m'a fait supporter tant de peine et d'humiliation. Gardez votre amour, puisqu'il appartient à une autre, mais votre estime, je puis l'exiger.

BENOIT, avec une froide amertume.

Malheureusement, j'ai payé cher le droit de douter, mademoiselle, et tant qu'une preuve irrécusable, une preuve que vous ne me donnez pas, que vous ne pouvez me donner...

MARIE, blessée.

Ah ! c'est trop !... ce mépris.

BENOIT.

AIR : Je n'ai pas vu ces bouquets de lauriers.

Est-ce donc moi dont l'amour est trompeur ?

Parlez, qu'un mot prouve votre innocence,

Rien qu'un seul mot.

MARIE.

Non, maintenant l'honneur M'ordonne ici de garder le silence ;

Trop de mépris m'a blessée... A présent,

Je ne dois plus vous voir, ni vous entendre.

Pour cet hymen, on vous attend,

Partez, monsieur, car maintenant
Je rougiris de me défendre.

BENOIT, voulant l'arrêter.

Marie...

MARIE, montrant le château à droite, avec dignité.
Votre future vous attend, monsieur.

(Elle s'éloigne et entre dans l'église. Benoit reste immobile.)

SCÈNE VIII.

BENOIT, PAMÉLA.

PAMÉLA.

Venez-vous, Benoit ? (Apercevant Marie qui entre dans l'église.) Qu'est-ce que je vois là ?...

BENOIT.

Ah ! c'est vous.

PAMÉLA.

Comment ! vous lui avez parlé ?

BENOIT.

Oui.

PAMÉLA.

Quelle imprudence !

BENOIT.

Je ne puis dire ce que j'éprouve, mais je souffre, je suis mécontent de moi, d'elle, de tout le monde. (Regardant l'église.) Le croiriez-vous ? pas un mot de repentir, de regrets.

PAMÉLA.

Que vous importe, après tout ?

BENOIT.

Mais c'est ma faute aussi... j'ai été dur, emporté... et maintenant je me reproche ma vengeance, cela me fait mal... mal pour elle, par pitié... de la pitié, elle n'en a pas eu non plus pour moi... Si vous saviez quel orgueil... et pas un mot pour me plaindre ou me consoler.

PAMÉLA.

Écoutez donc, elle a de bonnes raisons de vous croire tout consolé, cette jeunesse.

BENOIT.

Elle ne doit pas croire cela... elle ne doit pas même le penser.

PAMÉLA.

Pourquoi ?

BENOIT.

Parce que ça n'est pas, parce que ça ne peut pas être.

PAMÉLA.

Eh bien, eh bien ! qu'est-ce que vous dites donc là ?

BENOIT.

Oui, je suis un extravagant, un insensé... c'est le dépit, la rage... C'est vrai, je veux la punir, me venger, et c'est moi, moi seul qui souffre, comme si j'étais coupable, comme si elle n'avait pas tous les torts.

MARIE.

PAMÉLA.

Mais vous êtes étonnant... Que voulez-vous qu'elle fasse ?

BENOIT.

Ce n'est pas à moi qu'elle pense... Un autre...

PAMÉLA.

Voilà vos fureurs qui vous reprennent... Ne voulez-vous pas aller à Paris, chercher querelle à M. Charles.

BENOIT.

Charles !... ce nom seul me met hors de moi, et quand je pense que je ne l'ai pas tué sur la place....

PAMÉLA.

Tué !...

BENOIT.

Oui, tué... j'en avais le droit... Ne m'a-t-il pas volé l'amour de la seule femme qui pouvait faire mon bonheur ?... Ah ! c'est alors que j'aurais dû me venger... Mais si je le rencontre jamais...

SCÈNE IX.

BENOIT, CHALUMEL, PAMÉLA.

CHALUMEL, entrant en courant par le fond, à droite, criant.

M^{lle} Marie, M^{lle} Marie.

PAMÉLA.

Eh bien, quoi ?

CHALUMEL.

Oh ! j' viens lui annoncer une bonne nouvelle.

BENOIT.

Une nouvelle ?

CHALUMEL.

Oui, un beau monsieur de Paris qui vient de descendre à l'auberge du Cheval blanc.

BENOIT et PAMÉLA.

Un monsieur ?

CHALUMEL.

Vous savez, l'auberge du Cheval blanc... une enseigne où y a un beau cheval... noir, parce que l'autre est usé...

BENOIT.

Mais ce voyageur...

CHALUMEL.

Un beau garçon... ah ! un beau garçon, c'est encore autre chose que vous, ça... Il paraît que c'est l'ami de M^{lle} Marie, un ami intime... Dès qu'il a su que je la connaissais : Courez, mon ami, qu'il m'a dit, courez la prévenir que M. Charles Desroches est arrivé...

BENOIT et PAMÉLA.

Charles !...

CHALUMEL.

Elle doit m'attendre avec bien de l'impatience.

BENOIT.

Elle l'attendait !...

CHALUMEL.

Il est venu à cheval, ventre à terre, depuis Montoire, pour la voir plus tôt, et il m'envoie devant pour l'annoncer, tandis qu'il se rajuste, car il était tout couvert de poussière.

BENOIT, remonte la scèue. Paméla la remonte aussi en le calmant.

Ah ! il est ici, je le retrouve enfin...

CHALUMEL.

J' vas prévenir M^{lle} Marie... (A part.) Et en même temps, savoir s'il épouse... Oh ! alors tant pire... en avant mon moyen.

(Il sort par la droite.)

PAMÉLA.

Benoît... pas de querelle, pas de duel ; ce serait compromettre Marie, la perdre de réputation, et un homme qui se conduirait ainsi serait regardé comme bien peu.

BENOIT.

Mais sans dire la cause, sans me nommer... Car il ne me connaît pas.

PAMÉLA.

Ah ! ça, Benoît, un instant. Je ne suis pas rigoriste, vous le savez, mais tout à l'heure vous serez l'époux d'une autre ; vous n'êtes pas forcé de dire oui, mais si vous le dites, au moins dites-le franchement : c'est votre devoir, il faut le remplir, saperlotte ! ou ne pas l'accepter puisque rien ne vous y force, c'est rationnel.

BENOIT.

Vous avez raison, Paméla, je ne dois penser qu'à ma femme, ne m'occuper que de ma femme... Tenez, voici la noce.

(Il passe derrière Paméla, et va au devant de la noce. L'orchestre, joue la ritournelle du chœur suivant.)

PAMÉLA, à part.

Il a quelque arrière-pensée... Mais je ne le perds pas de vue.

SCÈNE X.

PAMÉLA, BENOIT, KEROUËC, GEORGETTE, BRIGITTE. La noce sortant du château.

KEROUËC.

Eh bien, mon gendre, vous oubliez l'heure.

BRIGITTE.

M. le maire nous attend.

BENOIT.

Eh bien ! partons, partons.

(Il donne la main à Brigitte.)

CHŒUR.

AIR : Romance de Gilbert (La belle Marie).

C'est aujourd'hui que l'on marie
Fillette jolie,

Entendez-vous dans le vallon.

Le bruit du carillon ?

(La noce, qui est sortie du château, traverse le théâtre et disparaît par la gauche, au fond.)

SCÈNE XI.

MARIE ; elle sort de l'église.

C'est en vain que je prie... toujours cette image qui trouble mes pensées... Oh ! c'est qu'aussi l'éprouve est bien forte, mon Dieu !... Je l'avais retrouvé... il était là, près de moi... j'allais être heureuse... et tout cela n'était qu'un rêve !... Il en aime une autre, il m'a oubliée !... Moi, qui ai tant souffert pour lui... comme il s'est cruellement vengé !... quel mépris !... Ah ! si j'avais parlé... alors quels remords !... quelle honte pour lui !... Parler, je ne le pouvais... je ne le devais pas, c'eût été le forcer à la reconnaissance... et c'est son amour que je voulais... son amour que j'ai mérité pourtant, et qu'il donne à une autre !... Oh ! soutenez-moi, mon Dieu ! donnez-moi le courage d'achever le sacrifice !... (A ce moment la noce passe sur la montagne en chantant le chœur précédent.) Quel est ce bruit ?... pourquoi ces chants ?... Ah !... la noce... oui, la noce !... Le voilà !... c'est lui !... et moi... moi... Oh ! mon Dieu ! s'il savait... un mot, un seul... et il reviendrait à moi peut-être... si je lui disais : Ingrat, tu m'abandonnes, tu m'accuses, et c'est pour toi que j'ai tant souffert ; c'est ton honneur, celui de ta sœur que j'ai sauvé au prix de mon repos, de ton amour... de ton amour qui m'appartient, qui est ma vie... N'est-ce pas, mon Dieu ! qu'il me le doit ?... que vous ne souffrirez pas ce crime... (Saisie de terreur à l'aspect de la croix et frappée d'un souvenir.) Oh ! pardon, pardon, mon Dieu ! j'ai promis d'être à vous !.

(Elle embrasse la croix avec désespoir.)

AIR : Fais-moi mourir. (Judith.)

Tu vois ma souffrance,

Oh ! protège-moi...

Ma seule espérance !

O mon Dieu ! c'est toi !

Hélas ! j'aime encore,

C'est trop me punir...

Mon Dieu ! je t'implore,

Oh ! fais-moi mourir !...

(Elle tombe épuisée au pied de la croix.)

SCÈNE XII.

CHARLES, MARIE, presque évanoui.

CHARLES ; Il entre par la droite, au fond, et se dirige vers l'église, à gauche.

C'est ici... oui, voilà bien l'église... et de ce

côté... (Il regarde à droite, et aperçoit Marie.) Ah !
une femme en prière... elle pourra m'indiquer...
Pardon, madame, j'aurais une grâce à vous de-
mander...

MARIE.

A moi ?...

CHARLES.

Que vois-je, Marie !...

MARIE.

Monsieur Charles !...

CHARLES.

Quel bonheur de vous rencontrer !

MARIE remonte la scène en cherchant des yeux et re-
descend à la droite de Charles.

Et Julie, votre femme ?...

CHARLES.

Elle vous attend à Montoire; elle vous l'a dit
dans sa lettre.

MARIE, montrant la lettre.

Que j'ai recue hier, seulement.

CHARLES.

Elle vous annonçait notre arrivée, et une bien
heureuse nouvelle !... Benoit existe... il vous aime
toujours !

MARIE.

Vous croyez ?

CHARLES.

Quelle va être sa joie ! quel bonheur pour lui
quand il apprendra ce que vous avez fait pour sa
sœur et pour moi... car Julie est un ange, et je
vous devrai aussi mon bonheur... Mais le temps
nous presse, ne comptez-vous pas partir tout de
suite avec moi pour Montoire? c'est là que nous
trouverons Benoit.

MARIE.

A Montoire ?

CHARLES.

Nos renseignements sont positifs...

MARIE, à part.

Ils ignorent encore...

CHARLES.

Eh bien !...

MARIE.

Aujourd'hui... je ne puis quitter ces lieux...

CHARLES.

Et qui vous retient donc ?... n'êtes-vous pas aussi
pressée que nous ?... n'est-ce pas votre bonheur
que nous vous demandons ?

MARIE.

Mon bonheur !... Et qui vous dit que M. Benoit
ne m'a pas oubliée ?...

CHARLES.

Vous oublier !...

MARIE.

Qu'il n'en aime pas une autre... qu'il ne va pas
l'épouser ?...

CHARLES.

C'est impossible... en apprenant votre inno-

cence... ne sera-t-il pas trop heureux de réparer
ses torts ?...

MARIE.

Monsieur Charles, il n'est plus temps !

CHARLES.

Comment ?...

MARIE.

J'ai perdu son amour !

CHARLES.

Non, non, séchez vos larmes... pourra-t-il ré-
sister à nos prières, à celles de sa sœur ?

MARIE.

Il n'est plus temps, vous dis-je... moi-même...

CHARLES.

Vous-même !... O ciel ! serions-nous arrivés trop
tard !... vos vœux seraient-ils prononcés ?...

MARIE.

Non, pas encore.

CHARLES.

Ah ! je respire...

MARIE.

Mais je les prononcerai.

CHARLES.

Jamais, jamais !... oh ! je ne vous quitterai plus.
S'il le faut, j'irai vous arracher au pied de l'autel,
car c'est moi qui suis cause de tout, c'est moi qui
aurais fait votre malheur !... Non, non, cela ne
sera pas.

MARIE, à part, et traversant devant Charles.

Oh ! mon Dieu !... comment l'éloigner ?...

SCÈNE XIII.

CHARLES, BENOIT, MARIE.

BENOIT ; il accourt pâle et affairé, et reste au fond du
théâtre. A part.

Je ne m'étais pas trompé... c'est lui, et avec
elle... ah !...

CHARLES.

Répondez, répondez que vous consentez à me
suivre...

BENOIT, à part.

Le suivre...

CHARLES.

Que vous renoncez à vos projets...

MARIE.

Eh bien !

CHARLES.

Que décidez-vous ?

MARIE, à part.

Il faut le tromper.

CHARLES.

Répondez...

MARIE.

Eh bien ! je vous verrai ce soir.

CHARLES.

Ce soir ?...

MARIE.
Oui... (A part.) Alors je ne serai plus libre.

CHARLES.
Vous me le promettez ?

MARIE.
A ce soir, mon ami.

BENOIT, à part.
Son ami !

(Marie sort par la droite.)

SCÈNE XIV.

BENOIT, CHARLES.

CHARLES.
Elle me suivra... Ah !...

BENOIT.
Oui, n'est-ce pas, ça fait du bien.

CHARLES.
Monsieur...

BENOIT.
Comme on respire à l'aise après une bonne action !

CHARLES.
Vous écoutiez ?...

BENOIT.
Votre infâme proposition d'enlever cette femme...

CHARLES.
Insolent !

BENOIT.
Oh ! pas de cris... J'ai intérêt à ce que tout se passe entre nous sans bruit, sans éclat.

CHARLES.
Que voulez-vous donc ?

BENOIT.
Je veux vous punir.

CHARLES.
Me punir !...

BENOIT.
Oh ! pas de cris, vous dis-je !...

CHARLES.
Eh ! laissez-moi, monsieur, je n'ai point de temps à perdre avec un insensé, un spadassin en délire.

BENOIT.
Non, non, je ne suis point un insensé, un spadassin en délire...

CHARLES, descendant vivement et passant à gauche.
Ah ! c'en est trop...

BENOIT.
Cette réparation... vous me la devez... Je la veux...

CHARLES.
Mais qui êtes-vous donc pour vous acharner ainsi à ma poursuite ?

CHALUMEL, entrant par la droite au 2^{me} plan. A part.
Hein !...

BENOIT.
Qui je suis ? Tu le sauras sur le terrain, pas avant.

CHALUMEL, à part.
Un duel...

BENOIT.
Car il faut que ce secret meure avec l'un de nous deux.

CHALUMEL, à part.
Prévenons M^{lle} Marie. (Il rentre.)

BENOIT.
Marchons !

ENSEMBLE.

AIR : C'en est trop, mon honneur (des Malheurs).

Il suffit, à l'instant,
Je punis l'insolence ;
Oui cet affront sanglant
Mérite un chââtiment.
Ah ! lorsque l'on m'offense,
Je ne pardonne pas ;
A ma juste vengeance
Vous n'échapperez pas.

(Charles sort par la gauche. Benoit s'apprête à le suivre lorsque la noce arrive.)

SCÈNE XV.

DEUX PAYSANS, BENOIT, KEROUEC, BRIGITTE, PAMÉLA, GEORGETTE. Ils arrivent par le fond à droite.

KEROUEC.
Ah ! nous le rattrapons enfin.

BENOIT, à part.
Comment leur échapper ?

KEROUEC.
Que diable avez-vous donc à courir de ce côté ?

PAMÉLA.
Qu'est-ce que ça signifie, nous quitter ainsi quand tout le monde est réuni ?

BRIGITTE.
Quand M. le maire nous attend.

BENOIT.
Pardon, pardon, bonne mère... c'est un ami que j'ai aperçu.

TOUS.
Un ami.

BENOIT.
Un jeune homme de Paris.

PAMÉLA.
De Paris?... M. Charles.

BENOIT, bas, à Paméla.
Silence ! (Haut, à Kerouec.) Vous permettez, n'est-ce pas ?... Je vais le chercher, l'amener à ma noce.

KEROUEC.
C'est trop juste... nous allons vous accompagner.

Paméla, Benoit, Kerouec, Brigitte.

BENOIT.

Non, non, c'est inutile, j'irai seul.

PAMÉLA, à part.

Il y a quelque chose... mais je verrai M. Charles avant lui.

(Elle sort par la droite.)

BENOIT.

Ainsi, retournez chez M. le maire, je vous y rejoindrai, beau-père...

SCÈNE XVI.

DEUX PAYSANS, MARIE, BENOIT, KEROUEC, BRIGITTE, GEORGETTE.

MARIE, qui a vivement traversé le théâtre, se place devant Benoit.

Arrêtez, Benoit, arrêtez.

BENOIT.

Mademoiselle...

MARIE.

Mes amis, retenez-le... il y va de sa vie.

TOUS.

De sa vie !

BENOIT.

Eh bien ! oui... c'est un duel.

TOUS.

Ah !

BENOIT.

Un duel, à mort !

MARIE

Avec lui, c'est impossible..

BENOIT.

Laissez-moi.

MARIE.

Mais cet homme que vous allez frapper...

BENOIT.

Cet homme, vous l'aimez, et voilà pourquoi je le déteste... cet homme, c'est pour lui que vous m'avez trahi... abandonné... moi, qui vous aimais...

TOUS.

Que dit-il ?

BENOIT.

Oui, je l'aimais, je l'aime encore.

MARIE, avec joie.

Vous m'aimez !

BENOIT.

Malgré moi, malgré ma raison, et c'est pour me punir de ma faiblesse, de ma lâcheté, que j'en fais l'aveu devant tous...

MARIE.

Il m'aime... il m'aime encore !

BENOIT.

Mais je vous démasquerai, je leur dirai à tous : Cette femme avait accepté ma main, mon nom, le nom d'un galant homme... sa vie était ma vie...

son bonheur était mon bonheur.. Eh bien, cette femme me trahissait, elle avait un amant.

SCÈNE XVII.

DEUX PAYSANS, MARIE, CHARLES, BENOIT, PAMÉLA, KEROUEC, BRIGITTE, GEORGETTE, PRIMAQUET.

CHARLES, revenant avec Paméla.

Que dites-vous ?

BENOIT.

Le voilà.

MARIE.

Venez, mon ami, venez confondre un ingrat qui m'accuse.

CHARLES.

Vous accuser ! vous... l'honneur, la vertu même.

BENOIT, avec ironie.

La vertu...

PAMÉLA.

Oui, Benoit, monsieur Charles m'a tout dit, Marie est innocente.

CHARLES.

Benoit, au nom de votre sœur, de ma femme... à genoux devant cet ange, car c'est elle qui a sauvé l'honneur de Julie, et le vôtre, ingrat...

BENOIT.

Qu'entends-je !

PAMÉLA.

Mais oui, cette amie, ce secret...

BENOIT.

Non, non... oh ! je serais trop coupable... Vous m'abusez... la preuve, la preuve ! (Marie tire lentement la lettre de Julie. Benoit se précipite sur la lettre, et lit.) De ma sœur... oui... oui, c'est bien de Julie... Ah ! malheureux, je comprends tout... qu'ai-je fait !... Marie, vous étiez innocente... (Tout le monde s'éloigne de lui.) Oui, vous avez raison, abandonnez-moi... fuyez-moi... je suis un misérable !... (Il s'avance lentement vers Marie.) Marie, n'aurez-vous pas pitié de moi ?..

AIR : Depuis long-temps j'aimais Adèle.

De mensonge, de perfidie

Je t'accusais... Que tu dois me haïr !

Quoi ! le secret de ton amie...

Tu te perdais pour ne pas le trahir.

Lorsque d'un mot tu pouvais te défendre,

A ton malheur ainsi te résigner...

MARIE.

Ce n'est pas moi qui devais vous l'apprendre.

BENOIT, se jetant à ses pieds.

Mais c'était moi qui d'avais le deviner.

(Parlé.) Marie... je vous aime toujours, et je demande grâce...

* Charles, Marie, Benoit.

MARIE.
Ah ! j'ai bien souffert, Benoit, mais ce moment efface tout le passé.

BENOIT.
Ah ! (Il lui baise la main.) Je suis trop heureux. Vous me pardonnez, n'est-ce pas, Georgette ?

GEORGETTE.
Ah ! de tout mon cœur... d'ailleurs il n'y a pas de mal.

PAMÉLA.
Eh ! non, elle pourra épouser Chalumel.

BENOIT.
Chalumel... Quoi ! elle l'aime donc ?...

PAMÉLA.
C'est assez visible.

GEORGETTE.
Vous me le pardonnez, n'est-ce pas, monsieur Benoit ?

BENOIT.
Comment donc... de tout mon cœur ; d'ailleurs il n'y a pas de mal.

Mais... KEROUEC.

CHARLES.
Je me charge de la dot.

TOUS.
Vous.

CHARLES.
Sans doute, faire du bien, n'est-ce pas imiter Marie, et la remercier comme elle veut l'être ?
(Marie lui tend la main.)

BRIGITTE.
Où donc est Chalumel ?

TOUS.
Chalumel !... Chalumel !...

oo

SCÈNE XVIII.

CHARLES, PAMÉLA, MARIE, BENOIT, GEORGETTE, CHALUMEL, gris, et ramené par les paysans, KEROUEC, BRIGITTE.

GEORGETTE.
Le voilà !

TOUS.

Arrive donc...

BRIGITTE.
Eh ! mon Dieu, qu'est-ce qu'il a ?

CHALUMEL.
Allez-vous-en, gens de la noce... Laissez-moi... parler à ma famille... je n'ai pas voulu mourir sans vous revoir... sans vous embrasser... dépêchez-vous... j' sens que l'heure approche... tout tourne autour de moi... mes jambes s'en vont... ma langue s'embarrasse... soyez heureux... je vous pardonne.

KEROUEC.
Il a bu...

CHALUMEL, montrant deux bouteilles vides.
Tout !... Oh ! je ne me suis pas manqué, aller.

BENOIT.
Qu'est-ce que c'est que ça ?... du Malaga ?

CHALUMEL.
Oui, du malaga... du poison de l'ame et du corps, comme dit M. le curé.

GEORGETTE.
Il s'est empoisonné !...

BENOIT.
Rassurez-vous, j'ai un remède homéopathique... Je l'en ferai boire une autre bouteille à ta noce.

CHALUMEL.
A ma noce ?...
KEROUEC et BRIGITTE.

Oui.
(Kerouec le fait passer près de Georgette.)

BENOIT.
Et à la mienne.

CHOEUR.
Livrons-nous tous à l'allégresse,
Tout nous sourira désormais ;
Chers amis, confondons sans cesse
Et notre espoir et nos regrets...

FIN DE MARIE.